

essais

phi zéro
revue d'études philosophiques

pierre bellehumeur, les situations parallèles

gervais dubé, une lettre

jacques rioux, la passion selon soljénitsyne

vol. 5, no. 2, mai 77

phi zéro

revue d'études philosophiques

COMITÉ DE DIRECTION

Muriel Buisson, Gervais Dubé, François Pageau, Denis Lafrenière,
Marie-Armelle Thébault.

COMITÉ DE LECTURE

Muriel Buisson, Gervais Dubé, Denis Lafrenière, François Pageau.

CONCEPTION ET RÉALISATION DES MAQUETTES: Pierre Cloutier.

PHI ZÉRO est indexée dans le Répertoire analytique des articles
de revue (RADAR).

Dépôt Légal-Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0318-4412

La revue **phi zéro** s'adresse
à tous et en particulier aux étudiants de philosophie du Qué-
bec. Publiée sous la direction du Service de documentation du
Département de Philosophie de l'Université de Montréal, elle
paraît trois fois par année académique.

Les textes dactylographiés devront être adressés à la revue

phi zéro,

a/s Service de Documentation,
Département de Philosophie,
Université de Montréal,
Case Postale 6128,
Montréal,
Québec.

sommaire

Pierre Bellehumeur, Les situations parallèles	5
Gervais Dubé, Une lettre	19
Jacques Rioux, La passion selon Soljénitsyne	27

les situations parallèles

de la philosophie en Amérique Latine et au Québec

Le titre de ce panel* nous oriente déjà; il semble sans équivoque: il y aurait des situations parallèles en philosophie si l'on compare celle qui se pratique aujourd'hui au Québec avec celle de l'Amérique latine.

Mais au Québec il s'agit d'une culture, presque d'un pays, tandis que pour l'Amérique latine, si l'on fait exception du Brésil, il n'y restera qu'une seule culture cependant divisée en une vingtaine de pays. Pour comparer il faudra donc disséquer, démystifier la réalité distincte de chaque lieu.

* Panel tenu le 7 mars dernier à l'Université de Montréal. Organisé par la Société de Philosophie de Montréal, ce panel portait sur "Les situations parallèles de la Philosophie en Amérique latine et au Québec" et réunissait MM. Thomas de Koning (Univ. Laval), André Michalski (Univ. McGill), Waldo Ross (Univ. de Montréal) et Pierre Bellehumeur (Univ. de Montréal). Voici le texte de l'exposé de M. Pierre Bellehumeur.

Par où débiter? Simplement en émettant une hypothèse de travail concernant ces deux cultures, hypothèse qui devra faire ressortir le parallélisme des deux milieux.

Cette hypothèse est la suivante: nous sommes en présence de deux cultures philosophiques colonisées.

La première question qui nous vient à l'esprit est la suivante: qu'est-ce qu'un colonisé?

On peut ici hasarder plusieurs réponses selon les plans culturel, politique, économique, etc, mais puisqu'il s'agit en ce moment de philosophie, il va s'en dire que c'est dans la liberté que toute philosophie trouve sa condition sine qua non d'expression et que toute tentative, de quelque nature quelle soit, pour diminuer ou encadrer celle-ci la place fatalement en situation de colonisée.

Dans les cahiers de l'enseignement collégial du Québec on nous rappelle, dans la section des objectifs pédagogiques concernant la philosophie, qu'il faut développer chez l'étudiant, et ce en priorité, une certaine aptitude à la critique. Or ce besoin de "distanciation", comme on le dit si bien, est propre à tout homme et son exercice devient la condition de la liberté.

Et maintenant qu'y a-t-il à dire face à ces conditions de possibilité de la philosophie en Amérique du Sud?

Commençons par le Mexique. Géant de la culture hispanique; plus de 50 millions d'habitants. Le gigantisme d'une telle structure amène des problèmes du même ordre. Des millions d'analphabètes, surtout des indiens, mais dans l'ensemble un climat où divers courants de pensée peuvent circuler librement. Il y a donc possibilité d'émettre des idées en demeurant relativement en sécurité. On objectera peut-être que le Mexique n'a pas encore trouvé sa voie propre. De toute façon c'est certainement là que la philosophie se porte le mieux.

Au Pérou le gouvernement en place tend de plus en plus vers une politique de tolérance. On avertit, on pose des questions, on permet.

A Cuba il semble n'y avoir aucun problème pour les technocrates du parti. Il suffit de porter la chemise de la bonne couleur.

Ailleurs la chose se gâte un peu.

Au Chili le recteur de l'Université de Santiago est un général. Après le coup d'état, 350 médecins disparaissent. On dénombre aujourd'hui plus de 100,000 exilés.

En Argentine on calcule une quinzaine d'assassinats politiques par jour. La fédération psychiatrique argentine a été décimée.

En Uruguay, petit pays de 2,500,000 habitants, on a trouvé comme au Brésil de subtiles formules pour convaincre les dissidents. 300,000 personnes quittent le pays, un citoyen sur 50 est interrogé et on dénombre un prisonnier pour 450 habitants.

On ne peut pas entrer ici dans le détail dans le cadre d'un exposé de ce genre, mais ces quelques chiffres parlent d'eux-mêmes et nous donnent le pouls du mouvement transcontinental. Puisque c'est l'ensemble de l'intelligentsia que l'on veut réduire au silence, le philosophe ne peut guère éviter d'être bâillonné lui aussi.

Le phénomène de l'exil, qui a toujours existé, ne s'est jamais manifesté avec une telle ampleur. Les premiers partis, les intellectuels, sont suivis par les personnes riches bien informées et, maintenant, voilà que les ouvriers spécialisés commencent à y voir clair eux aussi et éprouvent subitement le goût de jeter un coup d'oeil vers d'autres contrées.

Selon les données rassemblées par Hugo Neira (1), l'Amérique latine perd en 1970 1,031 spécialistes, ou 386 millions de dollars investis dans leur formation. On évalue ainsi la perte de l'Amérique du Sud à 20 milliards de dollars au cours des 20 dernières années. Cet argent arrive aux Etats-Unis, au Canada et en Europe. Ces pays-ci reçoivent donc finalement beaucoup plus que l'aide internationale qu'ils ont accordée au continent sud-américain durant la même période.

Il y a cependant une autre alternative pour les intellectuels: participer au système en tant que "spécialistes du savoir pratique".

Mais pour les autres, pour ceux qui savent s'impliquer, défendre, se défendre, pour ceux qui dénoncent ces tyrans de la dictature, pour ces philosophes, poètes et avocats qui ne sont pas encore des pierres tombales, pour ceux qui osent élever la voix, l'exil est la seule issue.

Evidemment, si vous êtes structuralistes, si vous vous intéressez à l'évolution de la lettre "i" entre 1600 et 1615 vous n'aurez aucun problème. Trop de philosophes pensent que la philosophie se résume en une démarche rationnelle par concepts et en reste à ce niveau; ils perdent le sens des réalités et en viennent à ne plus rien dire. A tous ceux de cette espèce je leur dis:

Ovejas,
Ovejas infieles que duermen,
No pasa mucho con vosotras.

(Brebis,
Brebis infidèles qui dormez,
Il n'arrive pas grand chose avec vous.)

Nous les Québécois (d'accord, peut-être les autres aussi) avons une certaine propension à nous tourner vers les

grands horizons qui sont d'ailleurs, trop lointains pour vraiment nous impliquer. Il est en effet trop facile de s'apitoyer sur le pauvre sort des libres travailleurs agricoles mexicains et de boycotter les raisins de Californie: les raisins ne nous dérangent pas tellement et ça fait du bien de contester. Si nous essayions cette fois-ci de nous occuper des problèmes qui nous concernent, de nos problèmes à nous.

Qu'en est-il de la philosophie chez nous? Pouvons-nous être colonisés en philosophie?... Ici?

Pour la partie qui va suivre je m'adresse à mes amis philosophes qui ne sont pas étudiants en philosophie. J'espère que ces derniers ne se sentiront pas trop vexés.

Philosophie, cette grande "démystificatrice" universelle!

Avec le temps la philosophie a réussi à se couvrir des voiles qu'elle a enlevées aux autres.

Son premier voile, son plus éclatant, son plus soyeux: son universalité. La philosophie est partout, contient tout, englobe tout.

Ceci est malheureusement archi-faux; on trouve plusieurs grands colonisateurs philosophiques qui habitent nos esprits. J'ai l'intention d'en parler un peu afin de montrer ce qui prétend représenter la seule véritable philosophie. Ceci permettra de dégager, par conséquent, le caractère emprunté, importé de notre personnalité philosophique.

Le premier, le plus beau, le plus pur, le plus intouchable: la Grèce. Mais encore là pas n'importe laquelle. Surtout pas celle d'aujourd'hui, non! Celle de Platon, de Socrate, d'Aristote. Les trois premières grandes colonnes philosophiques. Certains se hasarderont-ils jusqu'à Plotin? ... Curieuse exception...!

Evidemment il y a eu quelques pré-socratiques qui n'y voyaient que du feu, d'autres, un peu d'eau.

C'est maintenant terminé avec la Grèce. Demandez à n'importe qui en philosophie et il vous dira, peut-être à tort — c'est un peu fâcheux quand même — qu'il ne se fait plus rien en Grèce aujourd'hui.

Le deuxième grand colonisateur, serait-il offusqué de ce titre? Son omniprésence justifie pleinement le qualificatif épouvantable d'impérialiste. De qui s'agit-il?

De l'Allemagne, mais encore là, pas n'importe laquelle.

Elle débute pratiquement avec Kant et poursuit glorieusement sa route avec Hegel, Marx, Nietzsche, Heidegger, pour ne nommer que les plus grands.

Evidemment les Allemands sont forts, très forts, et non seulement en philosophie mais aussi en science, en musique, etc. Attention!!! je ne veux absolument pas les discrediter, au contraire, je les admire. N'oubliez pas je ne fais ici que dire ce que l'on fait en philosophie. Je fais de la statistique, un point c'est tout. Regardez les programmes de notre département de philosophie de l'université de Montréal, sortez les chiffres.

Il ne nous reste plus qu'à parler des trois valets ou commentateurs, soient la France, l'Angleterre et les Etats-Unis.

Certes l'Angleterre nous a apporté un peu de Locke, un Hume, un Hobbes, etc., mais c'est peu, très peu.

Les Etats-Unis, un univers philosophique totalement inconnu. Qui a lu Emerson, Thoreau?

Et voilà la France avec ses Descartes, Sartre, Ca-

mus, Malraux. Qui? — Connais pas! Philosophes ou littéraires? Au moins, il y a une relève, les jeunes Derrida et cie.

Il n'y a rien eu d'exhaustif dans cette énumération, mais elle fut proposée à titre éducatif, pour nous indiquer de quel côté souffle le vent et avec quelle vélocité.

Naturellement on pense à Saint Augustin et Saint Thomas que j'ai volontairement omis, mais "y a rien là" car le Moyen-Age est justement mort pour nous à la fin de notre tranquille révolution".

Voilà donc la philosophie qui se structure et se protège pour finalement s'ériger en tradition. Mais qu'est-ce que la tradition? — Toute tradition est un appui mais aussi et surtout une limite. Vous comprenez la logique? C'est une logique de la reprise.

Perdue dans sa tradition, la philosophie ne sait plus quoi dire sur notre monde quotidien, sur l'actualité. S'est-on impliqué en tant que département sur l'avortement? Non. Avons-nous pris position sur la nouvelle politique du Québec? Non. Sur les conflits universitaires de cette année? Non!

Mais non, il ne faut pas se salir les mains, il faut demeurer objectif. Eh bien, à ceux qui nous parlent de Marx, je leur conseille de relire le chapitre X du premier tome du Capital: la journée de travail. Vous allez voir que Marx parlait en son temps du hic et nunc, il collait à une réalité.

Donc, malheureusement, la philosophie se confine dans sa tradition; il ne reste un peu de marge qu'aux répétiteurs, qu'aux commentateurs. Dans ce sens je vois une terrible colonisation de l'esprit.

Mais qui est le plus responsable d'une colonisation, le colonisateur ou le colonisé? On n'a qu'à se rappeler la

facilité avec laquelle l'Espagne bâtit son empire du côté de l'Amérique. Le Mexique, avec l'histoire de Teotihuacan, nous fournit un exemple typique: lorsque les Espagnols voulurent prendre le pouvoir, les Indiens n'offrirent pratiquement aucune résistance; leur esprit avait été acheté, ils voyaient dans cet événement historique une sorte d'apocalypse.

Eh bien, c'est un peu la même histoire ici au Québec. Pour y être philosophe, il faut reprendre les grandes colonnes, les dieux; parler de Platon, de Descartes et d'Hegel, sinon c'est impossible. Autrement dit, il faut intégrer d'une façon toujours impersonnelle leur tradition, leur jeu, leur prison.

Dans un esprit de la sorte, la pensée québécoise sera morte avant de naître! Impossibilité territoriale. Pour certaines personnes, il n'y aura jamais de pensée nationale, jamais d'autochtones, toujours des étrangers. On n'est pas prophète dans son pays, qu'est-ce que vous voulez!

Vous savez aujourd'hui, à part la "forêt noire", il n'y a pas grand-chose, d'ailleurs il le disait lui-même (allusion à Martin Heidegger, décédé l'an dernier). Mais le problème c'est que la forêt noire vient de brûler; il reste encore à ramasser les cendres. Mais ce furent de grands arbres, il y aura de la fumée longtemps encore. D'où nous viendra le prochain guru?

En résumé, la philosophie c'est cinq langues seulement: grec, latin, allemand, français, anglais et elle se dit universelle! Eh bien je la déclare savoir limité, spécialisé au même titre que la chimie au sein du monde scientifique global.

Il faut faire éclater cette tradition; attention, non pas la détruire, mais l'élargir, l'universaliser au vrai sens géographique du terme. Nos moyens sont aujourd'hui

beaucoup moins limités qu'il y a vingt ans, au moment où tout le monde regardait dans la même direction. A l'époque, l'Europe, c'était la fin du monde; d'accord l'Europe existe pour qu'on s'en serve, mais il y a aussi le reste du monde.

L'homme peut-il penser seulement dans cinq pays? Si oui, on ne l'a jamais fait ici au Québec!

Que nous enseigne-t-on au sujet de tout ce qui se fait, ou s'est fait, au sud du Rio Grande: vingt pays au sujet desquels on ne sait absolument rien en philosophie; l'Asie, le Japon, la Russie(avec son énorme littérature), l'Inde, l'Espagne, etc?

Je propose une nouvelle morale géographique. Mais pour ce faire nous devons sortir de cet état de sous-développé dont nous souffrons face à plusieurs facultés universitaires.

A partir de ce moment, je m'adresse plus particulièrement aux étudiants de philosophie.

On nous qualifie d'individualistes. Eh bien regardez seulement l'organisation du département de philosophie de l'Université de Montréal. Il y a deux ans les cours se donnaient à droite et à gauche: pavillon d'architecture, pavillon Jésus-Marie, immeuble des Sciences sociales, Immeuble principal, etc.: un phénomène de dispersion organisé! Si l'on considère la question quantitativement, avec les 131 élèves au niveau du bacc. et les 120 des niveaux supérieurs, on serait en droit d'exiger une concentration des services: département, cours et bibliothèque dans le même bâtiment; nous pourrions passer avant plusieurs départements de la faculté des Arts et des Sciences. Je le répète, il y a des moyens simples à prendre... c'est une question de droit, d'organisation.

L'autre projet concerne les étudiants des grades supérieurs, c'est-à-dire ceux du bacc. dans un ou deux ans. J'espère que l'association étudiante est aux écoutes: il s'agirait de débloquer \$20,000.00 pour permettre à cinq étudiants d'avoir du travail en tant qu'assistants de recherche. J'en vois un par secteur par exemple. Cela éviterait à certains d'aller s'expatrier je ne sais plus où avec la perspective de ne jamais terminer leur maîtrise.

Comme s'il n'y avait que les scientifiques qui auraient le droit à des fonds. Et ils en ont de jolis!

Il ne s'agit pas de partir en guerre contre les professeurs; au contraire c'est à ceux-ci que je m'adresse en premier lieu du moins à ceux qui ne se foutent pas complètement du sort qui attend leurs étudiants. Il faut prendre une décision départementale et aller frapper à la porte de l'administration universitaire.

Et comme ce serait facile!

M. Lacoste, le recteur de l'université a toujours une chaire en philosophie, non?

Notre directeur actuel en philosophie est en assez bons termes avec lui.

M. Décarie (professeur au département de philosophie) ne siège-t-il pas au comité exécutif et au conseil de l'université?

Nous avons tout entre les mains!

Mais personne ne bouge de peur de perdre une possibilité d'avancement au sein de la grosse machine.

Dans les conditions et les perspectives actuelles il est donc facile de comprendre pourquoi ceux qui ont le plus de bon sens en philosophie en sortent le plus rapide-

ment possible. Ils ne sont pas intéressés à laver de la vaisselle ou à pomper du gaz après quatre ans d'université, — et je les comprends parfaitement.

Nous sommes donc doublement colonisés: 1. par la tradition, 2. par l'organisation... il s'agit d'en sortir.

Quelques lueurs d'espoir pointent cependant à l'horizon. Les étudiants peut-être les plus jeunes vont se fatiguer et commencer à exiger des réformes. Ils s'aperçoivent que la branche qu'on leur présentait au CEGEP comme devant développer l'esprit critique est en train d'agoniser de son propre dogmatisme.

La pensée existe partout et sous diverses formes.

Elle existe ici même au Québec dans notre livre et dans notre chanson. J'aimerais cent fois plus sortir d'un cours sur la philosophie des chansonniers québécois tels que Vigneault ou Léveillé que d'un rapport en sémiotique sur l'évolution de la lettre "f" au XVIII^e siècle au sud de la Loire.

Mais nous sommes atteints de la "livrite", oui, la maladie du livre et nous pensons encore maladivement qu'il est le seul instrument philosophique.

Voyons messieurs, mesdemoiselles, écartons nos oeillères faute de pouvoir nous en débarrasser.

Et si nous sommes si pauvres que cela, eh bien nous aurons une pauvre philosophie mais au moins nous en aurons une!

Je voudrais terminer en citant le père Régis qui disait lors de son dernier passage à la société de philosophie de Montréal: "Ce n'est pas lorsqu'on rira en entendant le mot philosophie qu'il sera temps de sortir pour aller la défendre."

Merci.

Pierre Bellehumeur
Université de Montréal
7 mars 1977

- 1) Hugo Neira, "L'implacable destin des technocrates militaires, Guerre totale contre les élites en Amérique latine", Le Monde Diplomatique, janvier '77, pp.2-3.

une lettre

Alma-Montréal, 22-25 Février 1977

M. l'Homme transi sous le Concept,
Département de Philosophie,
Université de Montréal,

Cher vivant,

Un mort prend parti d'écrire à l'homme que tu es et qui me hante encore: à croire qu'une certaine mortalité sourde, mais tenace, expire ses ravages. J'avais décidé de couper à toujours et à jamais toute relation avec les "hommes de foi" (en la vie ou en la mort) qui se justifient en toi. Cela m'usait trop — pourtant, j'en avais plus que besoin. Le grand déséquilibre qui m'annihile ne cessera de claudiquer qu'au jour où les soleils auront gagné du poil insane sur moi. Du poil puritain qui jase de ses orgasmes littéraires. Un homme peut difficilement vivre sans dieux, ni autres pores de toute caresse, de toute détresse. Je voudrais engendrer des guenilles adipeuses et de la chair à la conflagration éternelle. Je m'y destine et je n'arrive pas à m'y restreindre.

dre. Tout déborde. C'est la mort qui gagne toujours de corps en moi et non des soleils en cage. Je ne suis qu'une paire d'yeux copulés avec la planète. Tout ce que je peux en jouir et en souffrir, je ne le vois surtout pas. Méduse connaît mes flancs à rebrousse-autres. J'imagine un grand miroir qui me plaquera la planète, l'univers même sur du corps. Peut-être suis-je entraîné d'assumer l'avortement de mon cru d'éternité. Je ne saurai jamais à quel moi me fier! ni à quel je! ni à quel temps disséminé en un horizon longé en moi.

Sans doute que l'absence des simulacres humains qui m'entourent me pousse à tenter une ultime pro-création, un répit, un soulagement, un lieu d'être qui embraserait ma tombe ou ma vie. Si j'apprenais seulement à vivre? Seulement ça... Je suis un hors-temps et j'ingurgite des montres... Les os de l'autre sont des crèves-corps inconséquents. Je suis plus vampirique que mes obstinations d'éternité, que mes intronitions narcissiques... qui ont osé pendant "l'oseront" coucher avec de l'Impersonnel. Je n'arrive pas tout à fait à assimiler mes sanglots de mort. Cela serait misérable, pitoyable, si je ne m'en moquais pas. M'en moquer? Mais c'est l'éternité qui se moque de moi. J'ai rêvé un soir que des dialogues fatidiques inhumaient le silence humain.

J'ignore qui tu puisses être vraiment — une mystérieuse agonie, presque un esprit tyrannique, une fessée divine comme l'exprime mon langage. Mon passage, ma tombée des nues dans l'existence dissidente m'a beaucoup giflé, sculpté aussi. La terre mienne, et celle des autres ont subi une éclipse acorporelle. Je ne vois plus en toi, l'homme, que des manières de dieu borné, d'Idée, de Rationalisme incarcéré dans ses crocs de fièvre, que du béton armé... J'aurais pu entretenir avec toi un commerce purement poétique (comme si l'on devait toujours fendre les mots (les morts) en quatre! quand les mots attendent au sang de l'In-Etre, comme toi!)...

Je piétine, et piétine, et piétine, et il me répugne d'être entretenu par la parole et par ses fantasmagories

philosophiques ou bibliques... ou scientifiques. Et pourtant, il me semble, que toi, l'homme, tu vis...(sic) comme tes semblables, les dramatiques animaux. Plus je désire nier une présence, plus mon "néant" emprunte des disproportions affolantes. Tu es peut-être le nombril qui a exercé sur moi le plus fort ascendant moral. Cela fait peur, j'avais l'impression d'être un condamné à vivre (mourir), d'être en jugement perpétuel: c'est cela qu'on nomme mensongèrement et hypocritement la morale. Ton toi est sans doute plus tué en un je fort tu maintenant. Je tue.

Ce matin, il est trop tard dans mon enfance, la mort m'a parlé d'un Homme qui est à venir et à passer; j'aurais eu besoin qu'un sens soit là, terrien, si incroyable qu'il serait. Terrien, presque enjoué, je ne sais pas. Le bonheur: une inconscience? une imbécillité? mais comme le malheureux se sent souvent ridicule ou encombrant, perfide, dangereux, sans cervelle, faible, déjà capitulé, croit-on, dans ses aspirations existentielles. Peut-être ai-je avalé mon corps de travers, cette âme héréditaire, cette terre parlante, resignifiante, obsessionnelle d'éternité! Ce fichu de mot-réel là qu'est l'attente d'une terre sans croyance aux mots, me hante tout le temps. Mais la mort? l'incommunicabilité profonde, irrémédiable et révoltante?

On s'érige des sarcophages afin que nos justifications s'endorment irresponsables; afin qu'elles s'adonnent librement au matraquage intellectuel. En moi même la vie revient souvent à la charge. Souvent. J'ai dernièrement cru que le suicide me serait possible: peut-être cela est-il bête, peut-être cela le sera-t-il, j'en ai ressenti de vagues crevasées, de vagues et irrésistibles sentiments d'insertion terrienne. Je mériterai mon tombeau... En finir au plus tôt une fois pour toutes? Je continuerai sans doute à me gaver d'une musique païenne. Je coucherai frigide contre des morts pour vivre et pour sentir les difformités et les préjugés fatals qui m'étreignent. Tu crois en devenir fou, tu pleures tout au plus quand on te parle du capital de la raison. Ce n'est rien que cela, ton rôle se tait, mais cela

continue, tu es un maniaque de la curiosité...

Depuis déjà quelques mois je ne lis presque plus. Lecture fastidieuse, morte, enterrée qu'il prend du nerf pour la ressusciter. Je sais que ses vues sont courtes, déjà mortes à la racine. Elle ne me comprendra jamais plus rien: elle m'entretiendra une vie... sélectionnée par prudence. J'ai sombré, j'ai atteint un corps sans plus: comment pourrais-je le regretter? Seule l'éternité m'obsède...

La plupart de nos phantasmes s'exilent par souci de stérilité. Moi, j'ai beaucoup d'objets à manipuler, mon cercle s'agrandit abyssal: l'échange social, superficiel, reliquaire d'une intimité de lit ou de chambre, ou de gaine de femme, ou de rouge-culotte d'homme...(Comme c'est vul-cul! dit-on! comme c'est vul-cul!)... me mine. Il faudrait que chacun consente à ses dogmes inévitables. La pluralité feinte et illusoire du partage dilue l'homme dans un liquide de mort.

Moi je tuerais par amour, je vicierais l'univers par révolte de la vertu; je scandaliserais par nécessité de morale... Je me suiciderais par nécessité résurrectionnelle in mortem... J'aime tellement la vie que je la déteste de m'être tant passionné pour elle...

L'homme se perd au cours de sa terre, comme l'intuition qui se charcute et s'émascule au cours de l'écriture. Je suis un mortel complexé d'éternité.

Peut-être ne suis-je qu'un nombril extravagant qui se mire derrière une loupe grossissante. Comme si quelqu'un valait la peine qu'on se dérange la salive pour son inconcevable Ego. Je me réjouis plus du bonheur de mes textes que du mien propre. J'opère à vide mon Ego malade. Sans doute que la vie dès têt ne me bavardera plus autant. Je suis exténué.

Il est tard dans la vie, peut-être cela n'est-il

pas important.

L'humanité sait mourir, en s'illusionnant, avec de
construites aménités du sens...

"Et je pressens à quel point je ne devrai jamais
m'être à raison!"

A peut-être, sans doute, mortellement,

Gervais Dubé
Alma, Montréal
22-25 Février 1977
Avant et après la
mort.

la passion
selon
soljénitsyne

Lorsqu'en 1945 on amena un homme escorté de trois gendarmes du Smerch à la gare de Biélorussie à Moscou, ce n'était pas les mots qui lui manquaient, ni le désir de les lancer à la foule qui se pressait en masse en ces années-là, non rien de tout cela, ce qui lui manquait c'était seulement la force du souvenir, une force qui ne demandait que du temps pour raviver en lui la douleur qui porte ses fruits. Et ce temps, on allait le lui donner. Mieux encore, on lui fournirait les armes nécessaires. Au fond de lui jaillissaient en tourbillon tellement de choses qui étaient restées longtemps engorgées qu'elles arrivaient pêle-mêle à la surface, se bousculant dans sa tête d'homme que ses semblables ne considéraient plus comme tel mais comme quelque chose d'autre, un étranger presque. Oui, il lui fallait reconstruire un puzzle qu'un tribunal quelconque avait renversé laissant les pièces sans dessus dessous. Cette force du souvenir devait reconduire à la lumière le passé enfoui que n'avait jamais éclairé l'intelligence insoucieuse de cet homme désormais prisonnier. Dès lors, impossible de dire à la foule anonyme dans cette gare tout aussi anonyme que l'on n'est pas un

élément étranger au corps social, un déchet que ce corps conduit aux latrines, impossible! Car si les mots ne manquent pas, les souffrances connues et inconnues n'ont pas leur raison. L'Histoire, pour l'instant, ne les a pas encore justifiées. Pour qui sait l'ironie de cette situation sait aussi pourquoi cet homme en question n'a pas crié. D'ailleurs l'aurait-on seulement compris? Un étranger, rien de plus, que surveillent nonchalamment trois hommes accomplissant un rite quotidien devenu, par le fait même, banal, insignifiant... Il y a un temps pour parler et un temps pour comprendre. C'est ce dernier qui occupait notre homme. Comprendre! et après, oui je parlerai! Mais le chemin est encore long, l'horizon du premier cercle se dessine à peine. Une chose est certaine: il faudra pénétrer de plein pied dans le mensonge pour entrevoir ne serait-ce qu'une parcelle de vérité. Au loin, c'est le calme plat; les trains en partance pour les Iles de l'Archipel ronronnent dans le murmure de la foule. Qui recueillera le silence obstiné du prisonnier? Un mot? Non, seules les souffrance qui devaient se succéder furent capables de rammener à la surface ce qui était indicible alors, ce qui, mesuré à l'aune de cette seule souffrance que porte en soi l'homme solitaire dont le destin est de mourir, déperte les bornes du fini. Car il y a un espace pour la souffrance qui est dans l'infini, un espace d'où l'on revient toujours avec un goût amer dans la bouche comme les marins qui reviennent au port après un long voyage sur une mer tumultueuse...

Et ce cri longtemps étouffé est sorti, plus aigu, plus sûr de lui-même. Il a touché juste la cible, de plein fouet, avec une force insoupçonnée. En 1945 dans cette gare de Moscou, la solitude pour cet homme n'est pas autre chose de plus essentielle que de savoir qu'il ne sera jamais sûr de ce qu'il sait. A mi-chemin entre le doute et la certitude, notre homme est seul, suspendu au-dessus du vide. Mais il ne suffit pas seulement de vouloir, il faut aussi une raison pour vouloir sans quoi la volonté est sans but. Vingt cinq ans plus tard cette solitude est brisée parce qu'il a acquis la certitude de ce qu'il sait, certitude iné-

branlable comme son regard d'acier. Et, comme en 1945, on revint une génération après le prendre dans son appartement pour l'amener, non à la gare, mais à l'aéroport cette fois où un avion en partance pour Zurich l'attendait spécialement lui. Autre ironie: dans cette gare de Moscou, il n'était qu'un étranger et il ne fut guère nécessaire de disperser la foule pour l'amener de force, d'ailleurs même la force était superflue car personne ne savait ce qui se passait, encore moins notre homme, mais maintenant on a fait le vide dans les salles d'attente de l'aéroport, personne ne doit le voir, personne ne doit même savoir qui il est, car il a crié et très fort! Le temps de la Parole est enfin arrivé et le Pouvoir l'a très bien compris. Celui qui parle, qui assume sa parole est un homme qui se reconnaît: "Nom et patronymes?" lui demanda un agent de la sécurité à son arrivée à Zurich - "Alexandre Issaievitch Soljenitsyne, écrivain en exil!", s'entendit-il répondre.

II

L'acier ne prend sa texture définitive que lorsqu'il est trempé dans le feu brûlant, mais il lui faut auparavant être martelé de coups afin que son alliage soit plus malléable aux mains du forgeron. Ainsi les hommes prennent d'abord le chemin de la prison où roués de coups, injuriés par leurs gardiens, privés de sommeil, ils seront lentement transformés dans leur chair pour être précipités dans ces fourgons à bestiaux en partance pour l'Archipel. Dans ce monde où la culpabilité est un trait de caractère que le Pouvoir vous a fait entrer dans la tête depuis des décennies, on signerait n'importe quoi même son arrêt de mort. Des communistes qui avaient fait la résistance sous les Allemands, qui avaient été torturés jour après jour et ce durant des mois sans révéler quoi que ce soit, avec une maîtrise d'eux-mêmes qui surprenait leurs bourreaux, flanchaient lamentablement au bout d'une semaine seulement dans les prisons transitaires de Le Fortovo, Boutyrki ou Soukhanovka. Sur quoi jouait donc le Pouvoir pour réussir si facilement à bri-

ser des hommes que leur passé avait pourtant éprouvés au-delà de toute imagination? Et l'on pense soudain à Roubachov le héros du "Zéro et l'infini" de Koestler. On le revoit la bouche édentée, une jambe amochée par la Gestapo, s'effondrer néanmoins devant son commissaire instructeur. Pourquoi? Serait-ce que les méthodes employées étaient plus terrifiantes? Parfois oui, lorsqu'on vous écrasait le crâne dans un étai ou lorsque l'on vous privait de sommeil des semaines entières. Mais le Pouvoir n'aurait jamais pu arriver à ses fins à ce rythme là! On en a fait traîner plusieurs ainsi, mais les raisons sont à chercher dans un autre contexte. La grande majorité était liquidée en peu de temps. De ceux-là, les journaux n'ont pas parlé, de même de ceux que la machine à déglutition absorbait silencieusement la nuit en plein Moscou pour les conduire à destination spéciale. On était loin du jour où tous ces événements se révéleraient être les engrenages incroyables d'une norme d'Etat en matière pénitentiaire!

Déjà, Soljenitsyne ressort des autres. Sans être un homme en marge des idées politiques de son temps, il s'est forgé une idée plus approfondie de la Russie, de son destin et des hommes qui la peuplent et ce bien avant d'aller au front et de s'y distinguer. Sur ce lointain passé, il admettra lui-même qu'il avait alors la ferme intention d'écrire l'histoire de la Révolution, et que par le fait même, il sentait monter en lui les effluves d'une autre vision convaincu qu'il était que ce drame avait quelque chose à voir dans ce qu'on appelait alors timidement les déviations temporaires du socialisme. Mais l'on ne saurait tabler que sur cette unique et lointaine hypothèse de travail, car chez Soljenitsyne il y a avant tout l'idée de l'homme et de sa souffrance dans l'Histoire et c'est justement parce qu'il s'est reconnu, lui, comme homme dans cette Histoire, qu'il a pris les chemins les plus difficiles, sachant fort bien que l'épreuve du feu le consacrerait. Lorsque l'on a marché en forêt vierge, les sentiers battus ne font plus peur. On les vainc facilement. L'adversaire sera seulement plus coriace car il a le Pouvoir et des organes gigantesques dont

la force de castration s'infiltré jusque dans vos têtes, dans votre imagination même. Car un oeil vous suit partout, même quand vous dormez, il vous interroge pour un rien, sur votre attitude prolétarienne entre autre qui demande une attention de tous les instants, une vigilance à toute épreuve. Vous êtes "vous" un "nous" en puissance et lorsqu'on vous condamne "vous", c'est un autre ou des autres qui sont condamnés. Vous n'êtes pas un simple substitut mais un représentant du "je" universel, la forme accomplie de l'Esprit absolu de Hegel, le corps remis à l'endroit bien sûr!

Ces deux éléments, l'idée nationale russe et l'idée de l'homme, de sa souffrance, font de Soljenitsyne un out-sider de l'époque. Alors qu'on emprisonnait plus souvent qu'autrement pour des crimes fictifs, on doit venir le chercher lui parce qu'il a osé atteindre au respect du Chef. Devant ses juges il n'aura pas à se déculpabiliser parce que les faits sont trop évidents: de malencontreuses lettres sont tombées entre leurs mains. A relire aujourd'hui "l'Archipel" on s'aperçoit qu'à cette époque il en fallait souvent beaucoup moins: vous écrivez un ordre d'épicerie sur un article consacré à Sa gloire et hop! dix ans de redressement par le travail pour terrorisme selon certains paragraphes de l'article 58. Ou encore, cessez-vous d'applaudir le premier lors d'une conférence importante (surtout si c'est Lui qui la prononce), vous devrez le lendemain vous présenter devant un de ces petits monsieurs tout raides qui portent des lunettes à monture d'écailles, les yeux au fond des orbites, et répondre de votre manque d'enthousiasme comme quoi il révélerait chez-vous des tendances anti-sociales! Bien sûr, vous êtes bon pour dix ans... Ou encore, et tenez-vous bien, vous ne dormez pas à une réunion de la cellule du Parti, je dis bien "vous ne dormez pas!", oui, vous êtes encore un jeune apprenti de la dialectique, fougueux, intransigeant, vous écoutez tous les arguments, vous les analysez à la lumière de la Seule Théorie explicative possible, bref vous ne laissez rien passer, et pourtant le lendemain on vient vous chercher! Pourquoi ne dormiez-vous pas? Sachez que seuls les ennemis du peuple ne dorment pas! Bang! et

c'en est fait de vous. Désormais vous remplirez une norme dans un camp du Goulag, quelque part dans les mines du Djez-Kazgane par exemple où l'on extrait autant de morts que de minerais, ou bien vous serez bon pour la dysenterie dans un camp du Nord par 40° sous zéro avec des vêtements en loques et les pieds en sang.

Oui, il en faut si peu pour aboutir entre leurs mains. Les lettres de Soljenitsyne ne demandèrent que peu de formalités. Il n'avait donc pas par surcroît à se culpabiliser lui-même. On le fit à sa place. Mais c'est ainsi que le Pouvoir, si oppressif soit-il, déraile là où l'on s'y attend le moins. On ne touchera jamais à ce qu'il y a d'humain en Soljenitsyne, à ce fond ultime où l'homme se retire lorsqu'il ne lui reste plus rien, lorsque dépossédé votre regard se ferme, froid, dur, lorsque les yeux de l'esprit projettent un autre éclat, une autre intensité qu'aucune machine administrative ne peut comptabiliser. Soljenitsyne ne serait jamais devenu le Soljenitsyne que l'on connaît maintenant si dès le départ le Pouvoir avait pu attendre à ce fond là. Mais il ne le pouvait pas parce que cet élément si important, quelque chose comme de la complicité, Soljenitsyne ne l'avait jamais possédé entièrement. Et là réside sa force, une force peu commune qui engendra des personnages exemplaires dont la littérature d'aujourd'hui ne nous a guère habitués.

III

Ils ont pour noms Ivan Denissovitch, Nerjine, Alex Koriel, Oieg Kostoglotov. Ils sont l'idée de la Russie incarnée dans des noms comme Matriona, Zacharie l'escarcelle, le colonel Vorotyntsev. Ils sont des lieux qui ressemblent étrangement à des scènes de théâtre où conformément à l'idéal wagnérien les personnages surgissent sur le lieu même de la tragédie comme si un destin quelconque les avait soumis d'être là à ce moment précis. Ces chapiteaux ont pour nom un camp du nord, un hôpital pour cancéreux, une charachka où sont rassemblés des savants pour un travail répu-

gnant, ou encore une gare de province du nom de Krétchetovka où une histoire des plus absurdes va se jouer nous laissant seuls, désarmés, déshumanisés avec cet humour si féroce qui caractérise les écrits de Soljenitsyne. Oui, c'est tout cela et encore plus si on entre dans la polémique. Pour l'instant, entrouvons seulement la porte, la pièce va commencer. On entend déjà les coups résonnés sur le plancher. Ou bien, qui sait, ce sont des têtes qui tombent...Possible!

Et il en tombait beaucoup à cette époque! Mais, au fait, de quelle époque parlons-nous? Nous sentons le lecteur de gauche très agressif, mais pour l'instant encore sur la défensive. Un faux pas et il bondira! Une question si anodine mais qui n'en détermine pas moins, ni plus ni moins, par quel trou de serrure vous regardez l'Histoire! En un langage plus connu, elle détermine la place et la fonction que vous entretenez dans les rapports de production intellectuelle et culturelle de votre temps. Tout ce qu'il y a de plus "classique" comme raisonnement, non? Bondira, bondira pas... Nous parlerons donc des premières années de l'âge d'or, oui nous parlerons de cette grande première dans l'histoire de l'humanité où en lieu et place des très connus et très appréciés travaux forcés se substituent les camps de redressement par le travail (ITL). Seulement à en rester là on ne verrait que du brouillard. On pourrait vous rétorquer que c'était dans la suite des choses, la continuité quoi! Mais on pourrait aussi vous dire, et c'est beaucoup plus intéressant, le nouveau pouvoir, dit soviétique, étant le pouvoir du peuple bien entendu, s'est montré innovateur en ce qu'il a mis fin au terrible baignoire tsariste, dont le seul nom vous glace d'effroi, pour faire place au "redressement par le travail". C'est plus joli certes mais c'est aussi beaucoup plus significatif. Voyons voir: la révolution est la lutte violente opposant deux classes antagonistes, la révolution prolétarienne est l'ascension de cette classe au pouvoir et... le début d'une ère historique où tous les anciens rapports de classe à classe, d'individu à individu tombent. La mission du prolétariat est pour l'humanité entière une mission éducative. Redressement, édu-

cation... Bondira, bondira pas? Les nerfs de mon lecteur sont tendus. Allons, tout doux, nous ne faisons que de l'étymologie, rien de plus. Et à quelle détouverte nous faisons affaire: le bagne (ce méchant, ce grossier mot) se convertit en un travail éducatif dont le but avoué est de "redresser" celui qui le pratique. En bon orthodoxe allons donc la pratique à la théorie. Mais qui redressera-t-on? Le lecteur nous attend-il à un détour? Des aristocrates veloutés ou des bourgeois ventrus, des soldats de l'armée blanche, peut-être? Accordons lui un point: dans les deux premières années on en zigouille beaucoup c'est dans le cours normal des choses. Après, ça se complique un peu. Il y a dans la révolution prolétarienne russe de lointaines racines religieuses que l'on ne peut plus ignorer: puisque le mal a dominé la société russe à tous les niveaux, il faudra donc au nom d'une idée particulière du bien extirper le mal qui la ronge. La médecine veut que lorsqu'un racoin de votre bras est gangrené, c'est tout le bras qui doit y passer. Donc allons-y: d'abord quelques deux millions d'anarchistes, ce sont, bien entendu, des contre-révolutionnaires dont les activités principales entre autres furent le sabotage, les tentatives d'assassinats sur la personne du Tzar, ces coups d'éclat suicides qui conduisirent plusieurs d'entre eux en Sibérie ou à la forteresse! Oui, c'est bien fait pour eux, ils l'ont bien mérité non? Et puis il y a les socialistes révolutionnaires, même type d'individu avec l'aspect mystique en moins cependant. Enfin, des démocrates. Oui, il y en avait quelques uns, des étapistes quoi! Tous de la même famille! Enfin, enfin... ce n'est pas tout! On voit de plus en plus arriver des gens de la campagne, de bons moujiks ignares qui n'ont pas compris comment il se fait qu'à peine leur a-t-on remis cette bonne vieille terre russe, voilà t'y pas qu'on la leur reprend (statut agraire de 1922) et puis qu'on la leur redonne (N.E.P.) et puis qu'on la leur re-reprend de nouveau (collectivisation forcée). La compréhension de l'Histoire n'est pas pour eux. Mais c'est Lénine. Lénine en personne qui la leur a donnée, non? Juste, la Nep c'est de lui mais les révoltes de Tambov(1920-21), de Kron-

stadt, de Sibérie (1921) et la famine en 21, c'est d'eux aussi! Ajoutons quelques intellectuels à tout ce lot et le matériel nécessaire aux ITL est réuni. Le Pouvoir ouvre la bouche pour parler, une seule voix, un seul homme pour parler un langage clair, précis: celui de l'oppression. Celui qui voudrait se limiter aux textes typiques qui avaient cours à cette époque, ceux de Lénine, Trotsky, Boukharine ou Prébrazjensky, pour comprendre la révolution russe, risquerait de passer à côté. Il faut faire appel plus profondément à l'idée primitive du socialisme comme fourmière humaine coiffée du bonnet scientifico-rationaliste que nous a légué le XVIII^e siècle. Le romantisme n'a jamais fait bon ménage avec la raison, mais lorsque l'un pervertit l'autre il s'en suit une déviation de la nature qui est assez curieuse. En ce cas çï, la passion révolutionnaire s'est emparée des ressorts de la raison. Le "tout est permis" des nihilistes, aboutissement de la dégradation morale de la Russie du XIX^e siècle, s'allie à l'idée messianique du peuple russe. Comment pouvait-il en être autrement? La révolution russe est l'aboutissement d'une crise spirituelle que l'on ignore trop souvent. L'intelligentsia, séparée du pouvoir par ses convictions politiques, est également séparée du peuple par ses idéaux spirituels. Pour parler à l'un ou à l'autre, il lui faudrait posséder deux langages différents. Le fossé va donc se creuser. Après avoir décrété que Dieu est mort, il lui faut inscrire ses valeurs nouvelles à l'une ou l'autre enseigne. Mais les portes ne se sont jamais ouvertes! Alors la réalité a perdu ses contours, sa richesse colorée, pour prendre l'aspect d'un bloc monolithique, fermé à sa voix, à ses désirs. Oui, comme le monde se simplifie alors! Puisqu'il en est ainsi, tout est permis: cet individu que je vois n'est rien, il n'est que l'incarnation de "leur" idée, cette idée qui n'est même pas la mienne, cette idée, en fait, qui n'est qu'une chimère. Le nihilisme le plus radical s'instaure dans ce vide, dans ce trou béant où le discours a perdu tout répondant. Et les choses suivent leur cours. L'amoralisme se transforme en une nouvelle éthique; une nouvelle morale voit le jour. Derrière Marx se profilent les ombres de Saint-Simon, de Fourier. A ce stade, on n'est

plus très loin de "1984". Encore un pas et l'on y sera. Dans cette Russie en convulsion, Lénine réalise l'union des contraires. Le prolétariat des villes occupe la même position inconfortable que l'intelligentsia. Coupé de l'aristocratie et des paysans, il synthétise cependant à lui seul l'idée nationale de ceux-ci et l'appétit de pouvoir des premiers, ces aristocrates veloutés! Il réunit en lui ce qui chez l'un ou l'autre fait défaut. Qui plus est, de par sa place dans tout le système politique et économique, il est le seul à pouvoir accomplir cette révolution industrielle que ni l'aristocratie ni la bourgeoisie montante ne sont en mesure d'accomplir, trop faibles qu'ils sont de par leur situation historique. Pour ce qui est de la bourgeoisie, elle n'a jamais été assez forte pour que l'idée démocratique puisse s'implanter. Faible économiquement, déséquilibrée par la guerre, qui voudrait bien croire en ses idéaux? L'aristocratie se meurt: ses dernières ressources elle les trouve dans Raspoutine, dans la débauche. Qui plus est, la guerre l'a complètement ruinée. Le prolétariat est donc l'unique force de changement. Lénine le sait, il lui donne un projet: la révolution socialiste. Dans ce contexte la révolution s'accommode bien du "tout est permis", la passion révolutionnaire du rationalisme le plus étroit: faire de la Russie le plus grand chantier révolutionnaire, instaurer le communisme et de force si besoin est. Il en fut besoin! et combien! La grande innovation de Lénine c'est d'en arriver au point où il n'y a de marxisme véritable que léniniste. "Que faire" et "l'Etat et la révolution" réunissent la pratique à la théorie, l'idée du Parti, de sa vocation à celle du Pouvoir de l'Etat. Le peuple c'est en fin de compte le prolétariat et, finalement, le Parti lui-même et lui seul. Donc un seul Etat (les nationalités sont brisées, dissoutes, déportées), un seul Parti (toute formation adverse qui se distingue tant soit peu est éliminée par le rouleau compresseur de la police politique), et bien sûr un seul Homme (il est la conscience du Parti, le Guide, le Grand Timonier— cette fonction du chef prendra sa pleine dimension chez Staline ou chez Mao en Chine, chez Castro à Cuba— il veille au bon fonctionnement de la machine; si elle se trompe, il

est à la fois le juge, l'accusateur et la défense. Sa voix est celle du Parti. Il est l'orchestrateur qui distribue les danseurs dans cette ronde qu'ils sont censés connaître mais que dans le délire de la danse ils ne contrôlent plus, l'orchestrateur s'étant emballé dans le rythme!). Puis il y a toute la vocation pédagogique que le bolchévisme incarne. Les militants sont des éducateurs du peuple. Ils sont les seuls bien entendu à pouvoir comprendre ce nouvel ordre moral et économique qui n'en est pas un puisqu'il est soumis aux tergiversations les plus invraisemblables. On enferme puis on libère, puis on renferme de nouveau! On passe du communisme de guerre à la Nep, puis à la collectivisation forcée. Et ainsi de suite...

Voilà l'univers concentrationnaire tel qu'il apparaît déjà sous Lénine. Les ITL en sont donc la conséquence immédiate. L'homme que l'on enferme ne peut plus être laissé à lui-même, et puisque nous vivons dans une société où la notion du travail est la plus importante, le redressement doit donc s'accomplir par le travail, au contact de la matière brute. L'homme qui transforme le monde n'est-il pas un homme désaliéné ou en voie de désaliénation, non? Vraiment comme tout se rejoint, comme l'étymologisme cache bien son jeu: redressement, travail, éducation. La pratique alliée à la théorie. Au bout de la ligne: un homme nouveau, rationnel, matérialiste et bien entendu socialiste (mais nous avouons que nous sommes bien loin des "Manuscrits de 1844"). Seulement, écoutons Soljenitsyne: "A droite toute! A gauche toute!— Mais pensez-vous aux poitrines qui doivent les supporter [vos théories, vos tergiversations] dans la cale muette et sombre". Cet univers secrète le camp de travail comme l'école ou l'usine modèle, le camp demeurant sa forme la plus horrible. Dans "l'Archipel", ce monument, cette fresque anthropologique sans précédent, Soljenitsyne lui découvre une double fonction: son aspect éducatif, il va de soi, proclame sa loi dans le travail et dans les valeurs qui lui sont rattachées ("le prolétariat en marche construisant la société future!") puis son aspect économique. Bien vite le système s'enrichit de ses

propres déchets, le camp devient une branche de l'économie nationale, les travaux les plus durs (l'abattage du bois, l'extraction dans les mines, la construction des grands canaux, le développement des centres désertiques, Sibérie, Kazakhstan) sont confiés à cette tribu d'indigènes que l'on nomme z/k.

Une des premières oeuvres littéraires de Soljenit-syne a pour décor un de ces camps. "la fille d'amour et l'innocent" est une pièce de théâtre à la mesure de cette réalité: de chaque côté de la scène sont campés des miradors; à l'avant scène des gardes, le fusil au dos, effectuent leurs rondes. Vous, les spectateurs, vous êtes dans l'avant-zone, dans le no-man's land et au fond, oui tout au fond, c'est le camp où pendant deux heures défileront sans interruption une trentaine de personnages, Vous les verrez peu longtemps, quelques-uns reviendront mais peu souvent. Le procédé est fait exprès: l'existence du zek est éphémère, un rien le projette aux confins de l'absurde et de la mort. Par exemple, cette soupe que boit un prisonnier, sachez que ça peut être sa dernière car son destin ne tient qu'à un fil! Demain... qui sait? il sera envoyé en transit vers un camp plus abominable, accomplir une norme impossible. Alors ce zek regardez-le bien, vous ne le reverrez peut-être plus! Son humanité vous échappe mais vous savez qu'il en a une seulement qu'à sa façon de la boire sa soupe: il la regarde, il la soupèse pour bien s'assurer qu'elle a le poids réglementaire, et puis dans sa façon de la déglutiner (n'oubliez pas que c'est la seule qu'il aura peut-être avant longtemps) on sent l'emprise de la vie sur la mort qui attend, tapie; aussi cette écuelle dont il se sert, il la cache soigneusement dans la poche ouatinée de la veste en lambeaux que lui a fournie l'administration (pour faire exprès), n'est-ce pas là, mon lecteur aux nerfs tendus, la seule preuve d'humanité qui lui reste, cette écuelle n'est-elle pas la seule chose qui le rattache encore à la civilisation, aux bonnes manières qui font qu'un homme ne mange pas comme une bête avec ses pattes? Ce zek passé il en vient d'autres, et encore d'autres, jusqu'à la fin de la pièce pour que vous compreniez

que cela n'aura pas de fin, que l'histoire se poursuivra même quand les lumières seront éteintes et que rassurés (ce n'était que du théâtre!) vous vous léverez et retournerez vers vos chaudes demeures. Car dans ce camp, il fait toujours froid. L'homme d'ailleurs y souffre de deux choses en particulier: de la faim et du froid.

Une scène de la pièce représente une soirée culturelle au camp, on y voit des zeks répondants à l'appel des autorités: l'émulation socialiste dans la culture comme au travail! Et cette culture déformée a l'aspect d'un chant révolutionnaire ou d'un slogan quelconque du genre: "la vie est devenue plus belle, la vie est devenue plus gaie!" et que l'on répète en chœur, sans conviction devant des soldats ou des officiers qui se marrent de vous! Puis c'est un homme et une femme que la précarité de leur vie attire l'un vers l'autre dans une ronde où les règles du jeu sont perverties: accepteras-tu de me partager avec un autre? (cet autre, c'est le médecin complice des autorités qui vous trouve une planque, bien au chaud, dans son cabinet, loin des travaux généraux). Mais tout cela défile devant vous sans arrêt et vous devez retenir l'essentiel: l'instabilité de leur sort, l'humain ramené à sa dimension primaire, survivre à tout prix! Mais pour quelques uns, cette vie ne saurait se payer aussi chère. Pour eux, l'humanité d'un homme est quelque chose d'autre et c'est dans l'approfondissement de cette recherche intérieure qui unit l'homme à l'univers, la réalité à l'irréel, au transcendant qu'ils puisent sans relâche. C'est aussi pour cela que certains d'entre eux se brisent soudain, s'effondrent en larmes ou se raidissent devant l'autorité, devant la loi et disent non avant de s'écrouler mort, une balle dans la nuque.

Du théâtre, Soljenitsyne en a fait deux fois officiellement, cette pièce et une autre qui a pour titre "Flamme au vent". D'autres ont vu le jour mais n'ont pas été publiées et ne le seront possiblement jamais, car, à la suite des perquisitions fréquentes dont l'auteur a été l'objet, beaucoup de documents, de manuscrits ont été perdus ou brûlés par le

KGB. De ce qu'il y a à retenir de "Flamme au vent" nous en reparlerons lorsque viendra le tour du roman "Le pavillon des cancéreux". Alors vous vous sentez en forme? Et toi, mon lecteur, dont l'orthodoxie marxiste transpire au fil du texte, tu ne bondiras toujours pas? Continuons donc.

Après son arrestation, Soljenitsyne purge huit mois fermes de prison: c'est le manque de sommeil (on vous oblige des jours durant à rester debout, sans dormir), c'est une cellule étroite et humide, c'est le commissaire qui instruit votre dossier, qui vous charge de tous les crimes. Pourtant comme il la regrettera cette cellule! Car plongé dans les wagons à bestiaux, il ne retrouvera plus jamais, jusqu'à sa sortie des camps, la solitude bénie de celle-ci. Et si le hasard lui fait rencontrer quantité de gens qui, par la suite, enrichiront ses romans, l'homme souffre terriblement de cette contiguité permanente; c'est l'auto-surveillance constante entre détenus, car certains, comme on le sait, collaborent avec le pouvoir et exercent des rôles de gendarmes; on dort en rangs serrés comme on répond en rangs d'oignons, mains derrière le dos, aux appels routiniers de la fouille. Tout est conçu à merveille pour que vous ne sentiez, ne goûtiez, n'entendiez nulle autre chose que ce qui s'exhale du camp. C'est votre conscience même que l'on assassine: elle se dissout lentement dans cet univers uniforme.

Pour retrouver la liberté de conscience, la Parole enfouie, la solitude brimée, Soljenitsyne compose plus de douze mille vers tout au long de son séjour dans les Iles. Sur du papier? Que non. Il les retiendra de mémoire(!) au fil de leur création. Douze mille! Essayez pour voir! L'impossibilité où il est d'écrire sur du papier (les surveillants vous les confisqueraient et ces bouts de chiffons griffonnés, malheureusement, Dieu seul ne sait plus ce qu'ils contiennent alors! et on vous instruirait une nouvelle affaire), cette impossibilité disons-nous apporte à l'écrivain une dimension de plus: "Libérée du fardeau des connaissances pétulantes et inutiles, la mémoire des prisonniers frappe par l'ampleur de sa capacité, elle est susceptible de sans cesse se dilater.

Nous avons bien peu confiance dans notre mémoire!"². Cette stratégie littéraire se poursuivra tout au long de sa descente aux enfers. Il retiendra également des passages entiers de ses futurs romans. C'est ainsi qu'à suivre sa biographie de près, de même que la genèse du "Premier cercle", on constate la parenté étroite entre les deux expériences, si bien que l'une et l'autre se confondent et qu'on ne sait plus trop bien ce qui appartient à la littérature et ce qui n'y appartient pas. Est-ce l'écrivain ou le proscrit qui parle? C'est-à-dire qu'on ne peut réduire l'oeuvre romanesque à la biographie de son auteur. Certains personnages ou enfin certaines situations condensent trop bien l'histoire sur le plan sociologique et idéologique pour n'être que le reflet du réel. Mais on ne peut douter de leur véracité. Un homme en quête de vérité, on le reconnaît, on le sent... à la ligne même.

Et puis on le cueille, comme ça, un bon matin. Hop! en transfert! Pour où? Le zek déteste les transferts: qui sait ce qui vous attend au bout, serait-ce pire ou mieux? En sa qualité de mathématicien (il en rajoute un peu) Soljenitsyne ira travailler dans une charachka. Ce sont des instituts techniques où l'on emploie des zeks spécialisés. C'est le premier cercle, le premier noeud passé autour de votre cou. Monde étrange de semi-liberté. Quelques personnages retiennent notre attention: Nerjine, le peintre Kondratchev, le concierge Spiridon. Une des constantes de l'oeuvre de Soljenitsyne c'est l'unité de temps, de lieu et d'action où l'écrivain joue le rôle de caméraman, braquant les yeux de sa lentille sur un jeu d'ombre et de lumière. Petit à petit, c'est comme si l'essence de chaque personnage se dessinait sur leur figure de façon à ce que le discours intérieur s'exteriorise. L'on a ainsi la très forte impression que lorsqu'il y a confrontation entre deux personnages, deux voix venant de très loin cherchent à suspendre le silence qui les entoure. Voix éloignées criant dans un murmure. Dans cette charachka où la vie est empoisonnée par l'idéologie à outrance, la méfiance, la mouchardise, où se côtoient prisonniers et hommes libres qu'un lien secret unit entre eux (vous rééduquez les ennemis du peuple!) se dessine le grand combat de

Soljenitsyne: l'affirmation de la résurrection par la souffrance, la fierté du silence devant la bêtise du mensonge dévoilé dans tous ses mécanismes, l'unité de l'individu face au Pouvoir et ses appareils de diversion, le chercheur de vérité contre l'idéologue. Tel sera le chemin de croix de Nerjine accomplissant son Premier cercle. Comme il serait plus reposant pour la conscience comme pour le corps de taire en soi l'appétit de savoir! Comme il serait plus sûr d'accomplir docilement sa norme de travail et de se "planquer" tranquillement sous le couvert des autorités! Mais l'appel de quelque chose d'insondable sourd de son être et réclame la tempête. On la lui donnera. Nerjine ne concède rien; refuse toutes dettes envers les patrons de la charachka, ces petits hommes ignorants, guerriers d'une guerre qu'ils n'ont pas faite, porteurs d'une idéologie qu'ils n'ont pas conçue. Pourtant, malgré cette atmosphère de mépris, c'est la vie simple qui suit son cours, cette vie que le mensonge recouvre se donnant ainsi pour ce qu'il est: un langage de surface. Cette vie nous est donnée simplement un petit matin frisquet quand dans la cour le concierge Spiridon et Sologdine coupent leur bois, savourant cet air de presque liberté, cet air matinal où le soleil pose ses doigts rosés sur les dernières étoiles de la nuit. On dirait deux loups égarés qu'un chasseur a mis en boîte. Le rituel est le même: on se flaire à distance et lorsque l'on parle, les mots ne veulent pas dire grand-chose. C'est l'espace qui les sépare (ces mots) qui mesure l'intensité, le choc en retour par lequel celui qui les reçoit est touché... jusqu'à l'âme. Cette vie, c'est Sologdine méprisant toutes barrières, tous crans d'arrêt, qui se jette corps et âme dans le projet insensé des dirigeants: construire une machine pour "déchiffrer" les voix (à qui appartient-elle?), nouvelle arme dont le Pouvoir compte bien se servir pour châtrer les infidèles. Qu'importe? Sologdine accomplit avec un sourire narquois pendu au coin des lèvres son destin. Cette vie, c'est aussi une multitude d'autres personnages que l'univers du camp ballotte mais sans jamais ternir quoi que ce soit de leur caractère. Et parallèlement à tout cela: la quête de Nerjine vers la lumière dans la chute inévitable réclamée même, et l'arrestation d'Inno-

kenty (l'innovent) victime du projet et dont la courbe de l'âme suit la même inclinaison que celle de Nerjine. Qu'est-ce donc alors qui pousse tous les deux à s'enfoncer aussi résolument dans le malheur? Pour Nerjine, l'innocence de l'homme dans l'histoire, quand sa conscience dit non, prend l'allure d'une affirmation pour l'unité de la personne dont les attributs sont la recherche de la perfection et de la beauté, la conscience en route vers l'absolu. N'est-ce pas là l'essentiel du discours qu'il a avec le peintre Kondratchev? Ce dernier reproduit toutes sortes de scènes grotesques que lui achètent par la suite les autorités de Mavrino, scènes pseudo-prolétariennes que recouvre l'idée d'une so-disante culture de masse. Cet art produit en conserve marque l'intrusion du politique dans l'art, non qu'il n'y est pas de politique dans l'art, ce n'est pas cela qui est en cause, mais cette intrusion n'est pas autre chose que la violation du droit à l'expression, sa régence selon des critères qui n'appartiennent pas à l'art, qui lui sont étrangers. Pourtant le soir, seul, Kondratchev travaille à une étude (ô force de là création!), son étude qu'il garde à l'écart loin des regards indiscrets. Nerjine, que sa recherche amène à proximité, découvre alors un jalon qui lui manquait: qu'y-a-t-il donc sur cette toile?

"-Vous avez entendu parler de Parsifal? demanda-t-il d'une voix tendue (c'est Kondratchev qui parle)

-Ca a un rapport avec Lohengrin.

-C'est son père. Le gardien du calice du St-Graal.

-Il y a un opéra de Wagner là-dessus, n'est-ce pas?

-Le moment que je veux représenter ne se trouve ni dans Wagner, ni dans Von Eschenbach, mais c'est le seul qui m'intéresse. Chacun peut connaître un moment pareil quand il voit soudain l'image de la perfection... Ce n'est qu'une étude. Une étude pour le plus grand tableau de ma vie. C'est le moment où Parsifal voit

pour la première fois le château! Le
château du Saint-Graal." (3)

Oui, sur une toile plus haute que large, on voit deux falaises: sur l'une un cavalier à cheval s'apprête à bondir vers l'autre mais son regard n'est pas pour l'abîme qui le sépare de son but, non il est pour la lumière, la douce lumière qui lui vient du château qu'on voit au loin! Il n'existe que deux genres d'homme qui sont en quête de vérité, pour les uns c'est l'attrait de l'abîme qui les porte, la mer ne leur fait pas peur, ils savent fort bien, un peu comme la Reine folle, Jeanne de Castille, que le rien, le vide, l'infini du vide est l'approche du tout, de la plénitude, de Dieu même. Pour les autres, leur exaltation vers la vérité les pousse au-delà de tout chemin, leur foi intuitive leur procure cette vision du Graal, vision inachevée cependant comme le montre le lointain d'où s'éclaire le château, et comme le montre également cette étude que Kondrathev ne peindra peut-être jamais. Soljenitsyne nous fait comprendre combien l'homme est hanté par cette lumière. Ne marche-t-il pas depuis des générations dans le désert vers la terre promise? Ce soleil au loin, ce soleil glissant au bas de l'horizon ne nous semble-t-il pas qu'il se rapproche lentement de nous au fil du temps qui coule inlassable comme un long fleuve sans embouchure? Et même si cela n'était qu'une illusion, l'humanité n'en a-t-elle pas besoin? Et au nom de quoi jugerions-nous que c'est une illusion? Cette lumière c'est la foi en quelque chose qui nous dépasse, en un mystère insondable où l'homme, parce qu'il en est le-sujet et la conscience de ce mystère, est privilégié pour lui-même et surtout en face de lui-même. C'est l'homme "rien qu'homme", qu'un insondable travaille, qui se voit seul avec l'univers, avec les autres hommes et qui affirme sa richesse (je suis ma vie consciente), son "je" insituable qui a par le fait même part avec l'irréel, son individualité dans la communauté des hommes, dans leur histoire où ce n'est plus la vie qui donne un sens à l'homme mais l'homme qui donne un sens à la vie. Pour l'homme qui est allé au fond de la déchéance, de la servitude de l'humiliation et qui en sort grandi, pour cet homme la conscience détermine la vie!

Soljenitsyne donne ainsi sa définition de l'art: avec des mots, avec de la couleur, avec des moyens simples, rudimentaires, saisir la vie dans son mouvement, dans ses aspirations. Par Nerjine, il nous décrit son propre cheminement. L'idéologue masque le vide de son monde par une activité de surface; superficiel est son langage dont le caractère dominant s'appuie sur la peur. La peur en outre de ce qu'il recouvre: le camp, l'hôpital, la guerre. Cette peur débouche sur le mensonge admis, légal. A l'inverse, Soljenitsyne dénonce l'idéologue qui a réduit ce grand mouvement de la vie à son discours à lui, qui l'a vidé de sa substance. Cette substance, c'est le camp, l'interminable réseau de camps qui ronge le pays comme le cancer ronge les hommes et les femmes du Pavillon des Cancéreux, c'est aussi la guerre où dans "Août 14" il nous fera revivre les derniers instants de la vieille Russie où là encore les hommes qui dirigent ont peur, toujours cette peur qui revient hanter les possédants et que brise le soldat ivre de la bataille, ivre de sa force comme de sa faiblesse. Au bout la vérité s'oppose au mensonge, comme le chercheur s'oppose à l'idéologue. Cette médiocrité Nerjine la refuse alors il dégringole de lui-même, il nage à contre-courant. Il sait que là-bas dans l'Archipel, dans ce monde nu où il retournera, la souffrance sera décisive. Il sera seul, démuné. Mais au-delà, la vision du Graal ne porte-t-elle pas l'espérance de la Résurrection? Tout ce symbolisme s'incarne dans un destin, il n'a rien d'abstrait, du moment que l'on veut bien admettre le caractère spécifique de cette expérience, c'est-à-dire le degré d'anéantissement où il porte l'individu. Alors quand la tête pointe au-dessus des eaux ne peut-on pas crier: Résurrection!?

Le concierge Spiridon lui a dit un jour: "Le chien-loup a raison, le cannibale à tort!". Paroles de vérité, revanche de la nature perverse. Nerjine en aura le coeur net. Il ira donc là-bas où les conditions de détention, paraît-il, ont empiré. Il ira détruire ce qui reste de cannibale en lui pour retrouver la communauté des chiens-loups (et au fond cette histoire de chiens-loups n'est ce pas le peuple que l'on veut retrouver, ce peuple enfermé au dedans comme au dehors

dans les mêmes cercles mais à des niveaux différents, ce peuple qu'incarne Spiridon avec sa parole simple, claire, limpide, comme son visage, comme son destin.).

De fait, quelque chose bougeait en ces années-là dans les camps soviétiques. Les nouveaux oukases sur le redressement par le travail avaient ranimé le vieux mot russe qui désignait si clairement le "bagne"! Désormais, les "camps spéciaux" réuniraient tous les politiques, mais aussi désormais les politiques se reconnaîtraient comme tels. Cependant il nous faut retenir les chevaux, il y a tellement de choses à dire! Les cercles se sont resserrés sur nous aussi, ils pourraient nous étouffer et il ne resterait plus qu'à dire: à quoi bon? Et mon lecteur, cet orthodoxe dont la foi en l'avenir radieux est inébranlable, rentrerait dans sa tanière content, satisfait (ouf!). Mais il n'en sera pas ainsi! Que non!

La bonne blague! Pour le transfert, on fait venir un panier à salade d'un genre tout à fait spécial: sur ses côtés est inscrit le mot "viande" en quatre langues. Un correspondant d'une certaine presse française nota ce jour-là qu'il avait vu de nombreux camions semblables à celui-ci dans les rues de Moscou, et de conclure tout de go:... que les différents quartiers de la capitale sont vraiment très très bien approvisionnés en "viande"! Oh, oui! Oh, oui!!! Encore des paroles de vérité!

IV

Cependant, à ce point du texte, j'entend quelqu'un répliquer: "Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec la philosophie? En quoi cela peut-il nous intéresser?" Voyons voir, permettez-moi de vous retourner la question: qu'est-ce donc que la philosophie? La philosophie n'aurait-elle pas pour objet le rien et le tout à la fois? N'est-ce pas là l'essentiel? Qui donc, messieurs, nous dira ce qu'est la vie quand les biologistes discernent à peine la matière organique de la matière inorganique, qui nous dira ce qu'est

l'univers quand la physique peut à peine définir les notions d'espace, de temps et enfin de compte le concept de matière? Et pourtant n'avons-nous pas besoin de savoir ce qu'est la vie, l'univers, le temps, l'espace, la matière? N'est-ce pas là la démarche de tout homme qui pense? Voilà, il me semble, des problèmes sans objet, sans figure précise que nous poursuivons pourtant comme des ombres. Ces êtres de raison ne sont-ils pas tout et rien à la fois? lumières diffuses, ombres qui filent entre nos doigts? O contraste! N'y a-t-il pas nulle autre chose qui nous soit aussi proche, et aussi lointain en même temps, que cette présence de la vie, pourtant indéfinissable, qu'elle en approche le rien comme une abstraction touche le non-sens? Alors c'est dans ce rien que nous nous retrouvons, dans cette petite chose où Soljenitsyne nous fait ressentir la fragilité de notre existence. Alors seulement nous nous tenons auprès de l'essentiel que le quotidien recouvre de bruit mais aussi de tellement, tellement de silence.

Nous sera-t-il donné un jour d'entendre tous ces cris étouffés, ravalés jusqu'à l'oubli? Nous sera-t-il seulement possible de les comprendre? Lorsqu'Yvan Denissovitch se lève le matin à quatre heures, il y a bien sûr la faim qui le tenaille, le froid qui le harcèle, le manque de sommeil qui le poursuit jusqu'au soir, il y a tout cela et plus encore qui lui fait tourner la cervelle mais son cœur se porte tout de suite vers les menus affaires qu'il possède: ai-je encore mes bottes trouées, je suis obligé de coucher sur elles car, sans cela, Dieu sait qui me les chiperait! Mon caban? heureusement que je l'ai sur moi! sans lui à 40° sous zéro c'est l'extinction en peu de temps, et puis il y a un reste de briquette (la ration de pain noir réglementaire), et quoi encore? mon bonnet de fourrure! le vent dans la steppe est meurtrier, vous l'entendez siffler sur vous douze à quatorze heures par jour des années durant. Pour Yvan Denissovitch, c'est une autre journée qui commence, une journée parmi tant d'autres, une journée comme les autres.

Ce qui fit l'étonnement général à la parution de cette nouvelle, c'est tout d'abord, bien sûr, la révélation officielle et en URSS de l'existence des camps. Quoi! Ils fonctionnaient à plein régime depuis 1918 et personne, personne ne le savait? Bien sûr que quelques uns le savaient, ils en savaient même plus qu'on ne peut le penser. Seulement, enfin voyez-vous... comment dire... le progrès!... le recul historique... les nécessités économiques... Bon, on sait! on a lu ça quelque part! Mais c'est dû au culte de la personnalité, non? Le voilà, le baudet! Fallait y penser! La nouvelle passa, Khrouchtchev en tête. Mais la suite, car il aurait dû y avoir une suite, hé bien... elle ne passa pas. Avant on disait "il n'y a pas de camp" maintenant c'était l'ère des "il y a eu des camps mais cela ne se reproduira plus jamais, c'est impossible!". Mais "ils" continuaient, ils n'avaient jamais cessé de fonctionner. Des camps, ah oui! tant que ça?, mais c'est normal, c'est prévu même! Il faut briser la machine traîtresse de la bourgeoisie, il faut briser les ressorts de l'idéologie impérialiste! Alors comment voulez-vous qu'on n'ait pas de camp? Tiens, tiens! il me semble qu'avant, avant c'est-à-dire durant les années bienheureuses où la vie était devenue plus gale, on disait pourtant "comment voulez-vous que nous (vous c'est nous, non?) on ait des camps?". O puissances de séduction! Les mots on les arrange, leurs sens on les invente. C'est tout dit dans la littérature d'avant avant-garde. Mais nous ne comprenons jamais. Alors ces mots, il faut nous les enfoncer dans la boîte crânienne, et avec le marteau, et avec la faucille si besoin est!

Pourtant quelque chose fait sursauter et qui était beaucoup plus subtil et qui n'émute que peu de gens. Cette journée d'Yvan Denissovitch ce n'était qu'une journée ordinaire, une journée qui n'a son pareil que dans les cinq mille autres qui vont suivre ou qui ont suivi. Une journée dans la vie d'Yvan Denissovitch, dans cette vie unique qui doit cependant endurer des journées semblables à celle-ci, jour après jour, année après année. L'absurde et l'horreur firent de cette nouvelle une peinture linéaire insoutenable. Impos-

sible d'embrasser des yeux ce tableau sans ressentir en vous les effluves du dégoût, de la nausée. Il y a d'abord ce levé collectif aux petites heures dans le froid glacial d'un pays où c'est presque toujours l'hiver, puis c'est l'appel par brigade, le départ du camp pour le travail entouré de l'escorte, chiens en laisse. Et cette marche interminable dans la neige! Les chiens aboient; les gardes, mitrailleuses prêtes à faire feu, ne vous quittent pas des yeux: si vous sortez tant soit peu des rangs, ils ont ordre de tirer. Dans ce camp, la cité ouvrière qui n'est pas loin ne viendra pas vous porter à manger, les mères russes ne tendront pas à leurs enfants leurs bras maigres de femmes, non la mère russe n'appellera pas son fils par son nom, le mari ne verra pas son épouse, celle qui le suivait en exil avant la révolution. Rien. Yvan Denissovitch, comme les autres, a renoncé à tout contact avec les siens. Les siens? Qu'est-ce que ce mot peut vouloir dire? Votre femme s'est remariée après qu'on lui eût conseillé de vous renier. Vos amis? S'ils vous voyaient dans la rue, ils changeraient de trottoir simplement. Alors... il ne reste plus qu'à marcher, à marcher encore, à marcher toujours. Aujourd'hui, on va continuer la construction de la "Cité de la vie socialiste". La résignation amène l'indifférence: indifférence pour ce que vous avez perdu, indifférence pour ce qui vient. Une seule chose: survivre maintenant. Finalement, cette journée vous la passez comme maçonner, briqueteur ou encore à transporter le ciment sur des bards douze à quatorze heures dans cet univers abstrait, de blanc vêtu avec le vent, les rafales périodiques. Le monde entier n'existe plus sauf cet horizon interminable, blanc toujours blanc, uniforme. Perché sur l'une des maisons en construction, vous distinguez la masse noirâtre que constitue le chantier, ses fourmis et ses garde-fourmis. Même que vous vous réjouissez parce que le travail va bien, que votre brigade accomplit sa norme(entendu! faudra jouer sur les chiffres). A la cantine vous avez été habile, votre brigade s'est assise l'une des premières, vous avez même réussi à récolter une portion de bouillie d'avoine supplémentaire. Evidemment le matin avant la fouille, vous vous êtes glissé en douce à l'infirmerie espérant qu'on vous exemp-

terait de travailler. Qu'est-ce que dit le thermomètre, 37,7? Non, mon vieux, 38,5 qu'il vous faut, c'est plus net! Bien sûr, c'est vexant! mais vous vous en êtes retourné rejoindre les rangs en trottant, vous avez soulevé votre chapka avant d'arriver au premier gardien, puis vous avez resoulevé votre chapka ainsi que votre manteau attaché par une ficelle à la fouille du poste de garde.

Accomplir sa journée! Rien que ça, c'est pas beaucoup demander, non? Yvan est un travailleur, il a toujours travaillé et avec ses mains, rien qu'avec elles. Le travail c'est sa vie, il ne connaît que ça. Et si cette maison, cette cité il s'en fout, son travail il l'accomplit le plus consciencieusement possible. Dans sa petite tête de paysan il sait des choses que les dirigeants ne savent pas eux. Comment mettre le ciment pour que ça tienne, tiens! c'est un métier ça! Il y prend goût finalement, puisqu'il y est autant en mettre un coup. Sa journée terminée, il court rejoindre les rangs. Parce qu'Yvan toujours en retard a voulu terminer son ouvrage! Un ouvrage quand c'est commencé, faut le terminer. Puis c'est la marche dans la steppe pour retourner au camp; il fait noir et vous vous inquiétez de l'heure parce qu'il vous reste la fouille à traverser et vous avez caché une lame trouvée sur le chantier (ça pourrait servir!), parce qu'il vous reste aussi, après, à courir jusqu'au réfectoire du camp pour que votre brigade ait une bonne place, parce qu'après il vous restera peu d'heures de sommeil devant vous pour récupérer! Mais le zék est un indigène qui ne récupère jamais. Pas le temps! Il tient le coup. Point. Lorsqu'Yvan sera couché il pourra se dire que finalement ça n'a pas été une si mauvaise journée. Il n'a pas été au Bour (un seul aujourd'hui dans le camp aura été envoyé au frigo pour dix jours mais il n'a pas été très diplomate, à la fouille il déclare: "Vous n'avez pas le droit de faire déshabiller les gens par ce froid! Vous ne connaissez pas l'article 9 du Code pénal! — Ils l'ont, le droit. Ils le connaissent, l'article. C'est toi mon pote qui n'est pas dans le coup!"⁴), il a récolté une ration supplémentaire, il a trouvé cette lime et puis le travail l'a bien occupé, les gardes ne l'ont

pas rudoyé. Oui, une vraie bonne journée dans la vie d'Yvan Denissovitch!

Ces journées là sont des journées de triomphe pour le détenu: triomphe sur la mort investie partout, dans la neige, dans le froid, dans la faim permanente, dans le travail épuisant. Et chaque journée où la mort est vaincue, c'est l'univers concentrationnaire en entier qui est aussi vaincu, c'est que ce monde où règne le mépris n'a pas réussi sa tâche: vous éliminer! Mais les camps n'ont-ils pas pour tâche de redresser? Allons donc! Si on les redressait, il ne resterait plus personne dans les camps. Et les camps! c'est la manne pour les officiers, la garde, le N.K.V.D., les Organes tout entier. Comment justifier l'avancement des chefs, sous-chefs et autres scélérats autrement qu'en réapprovisionnant périodiquement tout ce monde là en traîtres à la patrie, en éléments anti-sociaux. Voilà une autre raison pourquoi les camps existent. Alors chaque jour passé au camp, les heures de travail accomplies, c'est une journée de fait sur votre temps, un pas de plus vers la lumière où un bras à un moment ou un autre surgira d'entre les flots et fera signe au monde qu'il existe, qu'il est toujours là même s'il est rayé des registres publics, même si sur son passeport intérieur un petit mot le désigne comme ex-détenu...

V

Ex-détenu, Soljenitsyne l'a été presque toute sa vie. Si sa force a été dans le fait qu'il a passé par la charachka avec Nerjine, dans les camps du Nord avec Yvan, elle est aussi dans le fait qu'il pourrait à tout instant y retourner. Je parle ici bien sûr de ses années passées en relégation et de celles qui ont suivi son entrée dans le monde de la littérature avant son exil définitif.

Déjà au camp il avait dû se faire soigner pour une tumeur cancéreuse. Mais le mal n'était pas tout à fait guéri et il avait dû se traîner de son lieu de relégation au Kazakhstan jusqu'à un hôpital spécialisé pour cancéreux. Le lecteur peu averti se demandera sans doute ce qu'est encore la reléga-

tion? Soyons bref: la relégation c'est l'exil dans votre propre patrie, eh oui! On vous accole quelques années de plus à votre temps de peine sauf qu'elles doivent se passer hors du camp dans un lieu choisi par les autorités avec défense d'en sortir sans autorisation (ce qu'on ne vous donne jamais) et avec le devoir de pointer régulièrement à la milice locale, histoire de voir si vous êtes toujours là. Les malheurs de la relégation sont nombreux: du travail vous en trouvez rarement, sans compter qu'avec un passeport "noirci" vous n'êtes pas très bien regardé, on vous suspecte, à la moindre incartade les guébiistes rappellent et c'est un nouveau procès (vite expédié), une nouvelle sentence (toute décidée d'avance), un nouveau temps de peine (le maximum évidemment). La relégation touche inévitablement tous les zeks mais aussi la masse du peuple, des nationalités entières. On connaît le sort fait aux paysans vers la fin des années 20, début 30. Mais la relégation a également concerné les Ukrainiens, les tatars de Crimée et de nombreux autres. La relégation est un phénomène qui englobe des millions, des dizaines de millions de gens; elle vous déracine un peuple, le prive de son droit élémentaire: le droit à la terre natale. La relégation a aussi une raison économique, elle permet de développer des régions désertiques peu attirantes pour le tourisme ou l'épopée style Far West des pionniers américains. Cette méthode à grande échelle est l'invention des années staliniennes; elle est méthodique, rationnelle. Allons! vous avez une heure pour plier bagages, on part! Pour où? Vous verrez bien. Et on les enforgonne à la tonne dans de longs convois. Nous construisons! L'Union soviétique toute entière devient un vaste chantier de construction. Comme il navigue bien ce vaisseau, comme sa proue fend bien les lames de l'Histoire! Mais pensez seulement aux pauvres bougres qui s'esquintent dans la cale pour le faire avancer, hein! Juste un petit peu. Nous construisons?

De la relégation, Soljenitsyne n'y échappe pas. Dans son cas elle est à vie! A Kok-Terek, dans le sud du Kazakhstan, son travail d'écrivain commence le soir après les cours (il enseigne la physique et les mathématiques à l'école du village), il couche sur des caisses de bois et écrit à la lumière d'une bougie! Mais en 1953, le cancer revient à la charge.

L'opération de 1946 n'a rien arrangé: les métastases s'éten-
 dent dangereusement dans son corps. Il obtient l'autorisation
 d'aller se faire soigner à Tachkent, dans un hôpital spéciali-
 sé pour les cancéreux. Et c'est toute l'histoire du pavillon
 des cancéreux qui commence. Ce pavillon, plusieurs y ont vu
 une caricature de la société soviétique. L'auteur s'en défend
 bien dans "Le chêne et le veau" cette biographie littéraire où
 il est au prise avec le pouvoir, les maisons d'éditions, tout
 le monde de la littérature soviétique hostile à son égard, à
 ses oeuvres. Est-ce une certaine forme de diplomatie de sa
 part? Pour faire publier le "Pavillon"? Si cependant nous en-
 trons dans les entrailles du récit, on s'aperçoit qu'au bord
 de la mort des hommes s'interrogent sur leur passé et qu'à ce
 moment là la recherche d'une spiritualité perdue fait étrange-
 ment contre partie au monde du dehors, ces gens bien-portants
 qui vivent insouciants de la mort, de la souffrance. A par-
 tir de ce point, le cancer qui ronge les malades se compare au
 vide intérieur du monde ambiant, ce vide de sens, cette absen-
 ce de conscience, le rien en somme qui le ronge également. Dans
 la chambre où on lui a déniché un lit, Kostoglotov pénètre a-
 vec le sentiment douloureux qu'il ne s'en sortira pas. Tous
 ceux qui l'entourent savent très bien que le cancer ne pardon-
 ne que rarement. Un esprit de fatalisme va imprégner la ma-
 jeure partie du récit. Une question hantera bientôt ce petit
 monde de cancéreux: Qu'est-ce donc qui fait vivre les hommes?
 Achacun de trouver sa réponse. Ici surgit la figure lugubre
 d'Ephrem Poddoulev: atteint à la langue, cette langue qui s'
 est tant délectée des femmes, qui a gueulé aux quatre coins du
 pays, insouciante, Ephrem n'est plus aujourd'hui qu'une gor-
 ge malade qui se renforce dans les épaules autrefois si fortes
 qu'elles avaient supporté les plus durs travaux. Il a beau
 ne pas y croire mais la perspective de la mort le rend sou-
 cieux. Et sa voix, lorsqu'elle parle, rend un son guttural.
 Alors il s'empêtre dans des histoires. Ainsi ce conte où il
 est dit que l'homme trouvant sa vie trop courte demanda du sup-
 plément à Allah, alors celui-ci lui répondit d'aller voir si
 quelqu'un n'aurait pas quelques années en trop. Il trouva
 vingt cinq ans chez le cheval, vingt cinq autres chez le chien
 et encore vingt cinq chez le singe. Et Allah de lui dire à

son retour que les premiers vingt cinq il vivrait comme un homme, les suivants il travaillerait comme un cheval, puis il glâpirait comme un chien et deviendrait un objet de risée à la fin de sa vie tel un singe! Ce n'est donc pas dans la durée de sa vie que l'homme trouverait un sens mais dans la plénitude du peu qui lui échoit. Qu'a-t-il à faire de cent ans s'il n'est pas capable d'en vivre une profondément? Et Poddouiev lance la question qui est le titre d'un conte de Tolstoï, le Tolstoï moraliste méprisé du pouvoir: Qu'est-ce qui fait vivre les hommes? Qu'est-ce qui fait donc d'eux des êtres vivants? Et tous de se retourner pour résoudre l'énigme: pour Diomka c'est ... l'air, l'eau, la nourriture; pour l'infirmier qui vient d'entrer, et bien c'est le salaire! Notre Ephrem n'est guère satisfait, il fait bouger sa langue cancéreuse en direction de Paul Nicolaiévitch Roussanov, membre du Parti, qui déclare sans embages: "Retenez bien ceci. Les hommes vivent d'idéologie et de causes communes"(5). Pour Tolstoï, c'était simplement l'amour d'autrui... mais les hommes faisaient des provisions pour un an, pour deux sans penser que le soir ils pouvaient être étendus mort sur leur lit ou en instance de mort comme Ephrem, comme Paul Nicolaiévitch. Cependant ce dernier a le mot de la fin: qu'est-ce que ça à voir avec notre morale à nous? Hein? Désuet tout ça!

A propos de ce Paul Roussanov, Soljenitsyne fait intervenir un autre de ses affrontements préférés: vous vous souvenez, l'idéologue et le chercheur de vérité? Tout le long du livre, Kostoglotov va lutter contre lui, contre ce mangeur d'hommes qui n'a pas hésité à envoyer dans l'Archipel son voisin qui partageait la même chambre que lui et sa femme. Dans les années 30, c'était chose simple, vous écriviez une dénonciation et vous étiez débarrassé! La chambre était à vous, les affaires personnelles aussi! C'est pourquoi Kostoglotov et Roussanov se sont repéré dès le début. Oleg est allé dans les camps, Roussanov en a envoyé, et plus d'un. C'est toute la différence. Chacun de son côté, on s'enfonce dans le silence du mépris mutuel. Roussanov perd pied, le Parti n'a pu trouver mieux que cet hôpital, sa femme a beau écrire, se démener pour l'envoyer à Moscou, il reste dans son trou. Son chemin

vers la lumière sera de retrouver son poste, de guérir, de retourner à la maison, à sa vie douillette, à son cher Parti. Qu'a donc Kostoglotov, lui? Rien ou si peu. S'il guérit, il retournera à la relégation comme il est venu. Mais ce chemin n'aura pas été fait en vain. Face aux médecins, il revendique son droit à savoir son état. Il revendique son droit à choisir. Et si finalement on lui administre un traitement qui le rendra pour le moins impuissant, il lutte pour vivre pleinement chaque jour qui lui reste, pour vivre sa vérité d'étranger. Car il n'est pas autre chose qu'un étranger. Comment ceux qui l'entourent, autant les malades qui occupent la même chambre que lui, que médecins et infirmières qui le soignent, pourraient-ils le comprendre eux qui n'ont d'avenir que dans la continuation de leur passé? La superficialité de leur existence est trop évidente. Zoé, l'infirmière de nuit, se livrera à lui mais ne pourra jamais quitter son monde denantis pour aller vivre avec lui en relégation, dans le désert du Kazakhstan. Reste Véga, son médecin, qui s'est éprise de lui, mais il est trop tard. L'homme vit son premier et dernier jour de la création. Il sortira de cet hôpital avec peu d'espoir de survie, il prendra l'autobus et restera dedans pour le plaisir de sentir la vie du peuple à ses côtés, il se laissera inonder par le soleil du matin, il dégustera des morceaux de viande cuite à la brochette comme si c'était la dernière fois qu'il devait en manger. Ce dernier jour, c'est celui de la solitude, de l'épreuve de la mort mais c'est aussi celui de l'indifférence car ce jour l'a rayé de la communauté des hommes, des vivants. Il n'a qu'indifférence pour ce qui l'attend. Etrangement, encore une fois, le monde du dehors semble avoir été imprégné par le monde de la mort, le Pavillon par le camp, comme la ville l'est par la province. Les mêmes moeurs partout. Comme dans l'univers qui gravite autour du camp vous pouviez, qui que vous étiez, quoi que vous fassiez, être happé vous aussi par la machine infernale, de même que le médecin-chef du Pavillon est happé par la maladie. Oui, étrange! et le livre se referme avec l'impression qu'il est inachevé. Est-ce voulu? ou est-ce dans la logique même de cet univers? Sur un coin de terre (le camp, la charachka, l'hôpital) des individus pas-

sent, s'exécutent et disparaissent, mais cela n'a pas de fin. Vous ne sortez jamais du cercle, à tout hasard vous y enfoncez-vous plus profondément ou montrez-vous la tête pour avaler un peu d'air avant de redescendre. Dans ce cercle tout le monde y est, l'idéologue comme les autres. C'est dans la perspective de ce cercle que se comprend l'apparition de Chouloubine. Chouloubine va mourir. C'est pour cela qu'il vient à l'hôpital et lorsque pour la dernière fois il parle à Kostoglotov, c'est un cri emmuré par des années et des années de silence qui fait entendre sa plainte. Il a tout vu mais il a assisté au malheur de son pays comme un spectateur complice, effrayé et qui n'ose dire un mot. Son silence, il l'a payé par la peur continuelle. Et cette peur, ce silence tendent leurs mains à l'autre monde, celui des zeks où ils avaient peur de chuter. Assis tous deux sur un même banc, dans le parc qui borde les flancs de l'hôpital, le monde de la prison communique avec le monde de l'extérieur, avec le monde de la normalité qui a payé celle-ci du prix de la peur. Chouloubine ressemble à une chouette: les yeux fermés pour le jour, le jour des manifestations et des rassemblements de masse où tous comme un seul homme unissaient leur coeur, leurs passions, leurs sentiments, leur vie à la gloire du Parti, mais les yeux grands ouverts la nuit des arrestations où des maisons, des quartiers entiers étaient amenés vers la prison, vers les convois, ces nuits interminables où les voisins de votre palier tremblaient dans la crainte qu'on ne vienne les chercher eux les innocents et qui ne trouvaient rien de mieux à dire: ce n'est pas nous, ce n'est donc pas notre affaire. Cette loi-là comme elle ressemble à celle des camps: aujourd'hui à toi de crever, demain viendra assez vite pour moi! Oh oui! Comme ils se ressemblent ces deux mondes, comme ils ne forment qu'un!

VI

Mais Soljenitsyne devait vivre. Un autre combat l'attendait à son retour en relégation. Disons d'abord qu'il fut réhabilité en 1956 par Khrouchtchev ce qui lui permit de revenir en Russie et de nouer des contacts avec d'anciens ba-

gnards dont les récits devaient lui servir à monter l'oeuvre colossale qu'est "L'Archipel du Goulag". Pourtant tout au long de ces années se livre en lui un combat moral. A-t-il perdu de vue sa vision du Graal? Non! mais le monde qui l'entoure, l'univers du quotidien le trouble et le dérange. Il a parfois l'impression de perdre pied. C'est dans ce climat là que s'inscrit sa seconde pièce "Flamme au vent" ou "La lumière qui est en toi". Tout le jeu sera de retrouver cette étincelle qui différencie l'homme de la bête, le chien-loup du cannibale. Alex Koriel répond à la question de son oncle, étonné d'apprendre que son neveu s'est éclairé à la chandelle durant des années: "Et Platon, tu crois qu'il avait un accumulateur? Et Mozart, les 220 volts? A la lueur d'une bougie, le coeur s'ouvre mon oncle! Et puis, dès qu'on sort, c'est le vent de la steppe, l'odeur des herbes sauvages... Et tiens, justement, quand il n'y a pas d'électricité et que la lune se lève sur le désert, c'est alors que le clair de lune inonde l'univers entier[...]. Ici, tout ce que vous faites, c'est cligner des yeux d'un réverbère à l'autre!"⁶ La prison, l'exil lui ont fait comprendre l'essentiel: si l'homme n'a pas le temps, c'est qu'il vit mal, c'est qu'il passe à côté de la vie. "Le manque de mouvement extérieur incite au mouvement intérieur." La course effrénée du XX^e siècle, son culte de la science, sa quête à outrance des biens matériels l'ont-ils rendu meilleur? Engagé par un Institut de Bio-cybernétique, Alex fera le procès du culte de la science. N'est-il pas méprisable le culte qu'on lui porte? Ne manifeste-t-il pas le narcissisme des hommes qui après avoir idolâtré Dieu, s'idolâtrèrent eux-mêmes? Le culte de la science n'est-il pas le culte du moi(qui veut s'enrichir, bien sûr)? Cette forme d'idolâtrie est encore plus détestable car il n'y a rien de plus exécrable que la vanité. Cette recherche du Pouvoir masque à l'homme la vérité de la mort. Ces hommes sont nés différents mais ils s'enferment dans le standard, dans la dénivelation. Leur conscience est dictée par la vie qu'ils mènent. Pourquoi vivons-nous? demande Alex, mais chacun lui répond par un terme qu'il ne peut expliquer, chacun ayant sa propre définition du bonheur, de la vie, définition imprécise, contradictoire même. Alors est-ce que tout n'est pas re-

latif? Alex fait appel, lui, à une loi morale intérieure avec laquelle tout critère de valeur doit s'accorder. Ô vous qui criez au platonisme, pensez que même dans cet univers où vous dites que vos valeurs sont relatives, vous vous accordez cependant pour départager la justice du crime, l'homme honnête du scélérat, le héros du traître. Où les prenez-vous vos critères, hein? Il y a bien sûr des sociétés pour qui le vol fut déjà admis comme preuve d'habileté, de courage; le fratricide comme une preuve de puissance. Mais n'est-ce pas là des exceptions? Le contrat social n'a-t-il pas été contracté pour départager le chien-loup du cannibale? N'est-ce pas pour lutter contre la mort? En ce sens, toute société est contre-nature et c'est pourquoi elle revalorisera toujours un Tolstoï, un Dostoïevski, un Soljenitsyne et non un Sade, non un Nietzsche! Cette loi ne s'éclaire-t-elle pas au fil des siècles? Une force nous oblige à en tenir compte et c'est la mort. L'épreuve de la mort c'est l'épreuve de la solitude la plus extrême. On s'assemble pour se réjouir mais dans la mort, c'est chacun pour soi, on est seul, démuné. Alors les invités se retirent... Maurice, l'oncle d'Alex, résume son existence en racontant comment il est passé à côté de la vie parce qu'il fuyait la mort qui est en toutes choses, révélant par ce fait même leur peu de valeurs. Il a évité la souffrance mais "la souffrance est la tige de croissance de l'âme"(7). Et ce lied de Schubert, qu'il écoute maintenant, dit bien: "je suis venu en étranger, en étranger je partirai"(8). A la toute fin, ne nous reste-t-il pas à transmettre au XXIème siècle qui vient que cette unique chose: la flamme vacillante de notre âme. Ici s'éclaire une des constantes de l'oeuvre de Soljenitsyne: refaire le contrat social à partir de cet élément, reconsidérer la structure d'ensemble non comme une pyramide où les liens entre la base et le sommet n'existent qu'en comparaison du poids qu'exercent les uns sur les autres, mais comme un cerveau où s'entrecroisent les liaisons souples entre les cellules. Finalement, Alex choisit, Soljenitsyne également: dénoncer tout ce qui détruit l'homme, proposer une réforme morale à une humanité à la recherche d'elle-même.

Sur son chemin il rencontre Matriona, cette femme simple, bonne, Incomprise, abandonnée même par son mari, ayant enterré six enfants mais non son naturel sociable, étrangère pour ses soeurs, ses belles-soeurs, ridicule, travaillant stupidement gratis pour les autres — elle n'avait pas accumulé d' avoir pour le jour de sa mort. Une chèvre blanc sale, un chat bancal, des fichus...Et nous tous qui vivions à ses côtés, n'avions pas compris qu'elle était ce juste dont parle le proverbe et sans lequel il n'est village qui tienne. Ni ville. Ni notre terre entière"(9).

Ce juste, c'est également Zacharie l'escarcelle, pauvre gardien du Champ-des-Bécasses où se lève un mémorial en l'honneur des combattants d'une guerre qui importe peu à personne maintenant. Mais n'ont-ils pas sauvé la Russie? Et le pauvre gardien se démène contre les vandales qui abîment leur mémoire. Pour eux l'histoire n'existe pas. Ni pour les autorités qui s'en foutent, et du gardien qu'ils ignorent, mais: "Non! Non! je ne laisserai pas les choses comme ça! J'irai jusqu'à Fourtseva! Jusqu'à Fourtseva en personne!" (10)

VII

Dans un petit poème en prose, Soljenitsyne raconte comment, en jetant au feu un rondin de bois pourri, il s'aperçut trop tard qu'il y contenait une fourmilière. Regardez bien ce qui s'y passa: dans l'embrasement soudain les fourmis se dispersèrent pêle-mêle, chacune fuyant le feu terrible. Cependant, comme enivrées, elle retournèrent toutes vers le bois enflammé, l'escaladèrent et moururent calcinées. Quelle était donc cette force mystérieuse qui poussa les fourmis à agir ainsi. Ce rondin de bois pourri n'est-il pas la Russie simplement? Pour saisir le mobile de ces gestes-là, nous devons maintenant embrasser tout "L'Archipel du Goulag" en son entier, suivre l'écrivain tout au long de son combat littéraire tel que décrit dans "Le chêne et le veau", comprendre le sens de sa missive "Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique", sans ignorer certains autres textes qui éclairent la pensée morale de notre auteur comme le discours de Stockholm pour le Prix Nobel ainsi que d'autres parus dans ce recueil collectif "Des voix

sous les décombres". Si nous réussissons, peut-être nous sera-t-il donné de comprendre également ce que signifie "Août 14" et les chapitres léniniens contenus dans "Lénine à Zurich". Cette oeuvre demeurant inachevée, notre regard ne pourra qu'embrasser une partie seulement des buts que se propose d'atteindre Soljenitsyne. Que les fourmis nous indiquent donc le chemin, une force inconnue nous attire, nous aussi, vers ce rondin de bois pourri...

Certains critiques font souvent la remarque suivante à savoir que "L'Archipel du Goulag" effectue une coupure dans l'oeuvre de l'auteur. Certes, l'aspect polémique du livre semble clore la période romanesque. Mais c'est au fond la même structure d'ensemble, les mêmes mobiles qui font de l'oeuvre entière son unité, le leitmotiv demeurant la souffrance. Seulement, la dénonciation jetant bas les voiles devient ici plus virulente. "L'Archipel" se présente comme une gigantesque étude anthropologique. A maintes reprises, l'auteur se décrit lui-même à l'image d'un anthropologue qui a découvert un nouveau monde et qui cherche à en connaître la culture, les moeurs. Il embrasse l'Histoire dans son ensemble et nous passons d'une époque à une autre de telle façon qu'il n'y a rien d'isolé. Le temps et l'espace tissent des liens indissolubles où même l'histoire pré-révolutionnaire est englobée.

Méthodiquement, on nous initie aux différentes méthodes d'arrestation, le but premier étant de vous couper radicalement de votre univers ambiant. Ici, l'idéologie dévoile ses cartes: vous êtes infidèle, c'est donc une erreur, et quoi qu'il vous arrive vous faites confiance au Parti, jamais vous n'assimilez les méthodes d'interrogatoire que l'on use contre vous à la volonté du Parti. Le Parti vous condamne mais il est le seul qui peut vous blanchir. Ce genre de réflexions a cours surtout chez les orthodoxes. Mais même pour les autres, ceux qui sont éloignés des sphères du pouvoir soit par la position qu'ils occupent ou par le système idéologique auquel ils se réfèrent, l'arrestation

stupéfié, on n'en comprend pas vraiment les raisons, le but poursuivi vous échappe. Seuls ceux qui possédaient vraiment des schèmes de pensées, de valeurs qui ne réfèrent pas uniquement à ce qui est admis, un pouvoir de réflexion qui dépassent les cadres d'analyses réglementaires, seuls ceux-là sont en mesure de s'y retrouver, mais ce n'est souvent que longtemps après, lorsque tout est joué, lorsque vous avez signé votre déposition et que vous vous êtes identifié au modèle que l'on a exigé de vous.

L'arrestation possède différents réseaux de canalisations qui étendent leurs ramifications à tous les niveaux de la société. Si l'on enferme dans un premier temps les opposants réels, dans un deuxième temps se crée une tension telle qu'elle oblige le système à avoir recours à des opposants fictifs qui légitiment le fonctionnement de l'appareil répressif. Démasquer l'opposant virtuel devient un acte de patriotisme. La vigilance accède au rang de vertu révolutionnaire. Les tortionnaires ne justifient leur existence qu'en raison de cette potentialité. Du juge d'instruction, en passant par ceux qui viennent vous cueillir, jusqu'aux gardiens de camp se créent des privilèges reliés à leur fonction. Si la fonction, ses mobiles tombent, les privilèges attachés tomberont eux aussi. Une économie généralisée se développe sur cette base, chacun s'enrichissant de cette manière sur le dos des coupables. De la théorie générale de la lutte des classes dans la période post-révolutionnaire, on entretient le mythe de l'ennemi permanent. Ainsi a-t-on besoin de le créer lorsque virtuellement il a disparu. De plus, la terreur atteint un autre but: elle coupe à la racine tout élément dissident qui pourrait naître en vous, si bien que vous en venez à vous sentir coupable non de ce que vous n'avez pas fait mais de ce que vous auriez pu faire. Soljenitsyne éclairera de cette façon la nature des grands procès de Moscou qui touchent les membres du Parti, les cadres de l'industrie. Autre but: ces derniers, par exemple, sont accusés d'avoir saboté certains secteurs de l'économie. En fait ce que le Parti exige d'eux, c'est qu'ils se rendent coupables à sa place de la mauvaise planification, qu'ils blanchissent ainsi le

Parti au nom du but poursuivi.

Le livre va encore plus loin, il analyse le fonctionnement de l'idéologie qui repose avant tout sur le mensonge généralisé, admis même et parfois d'une façon très consciencieuse. Le silence qui tombe sur le pays se maintient certes par la terreur mais aussi par l'absence d'une opinion publique indépendante du Pouvoir. Cette opinion publique, très puissante durant les vingt années qui précèdent la révolution, est complètement annihilée puisqu'elle devient une opinion organisée, enrégimentée. Elle suit le cours de la révolution, le cours des canalisations qui toutes débouchent dans le ventre de la baleine. Mais Jonas ne sera jamais rendu à la terre! Le Parti à force de s'identifier au prolétariat a fini par l'exclure, par se substituer à cela même dont il ne devait être que le représentant.

Alors s'installe tout un Code pénal que peu de gens connaissent, des procédures d'instruction qui excluent toute possibilité de défense. Avant même d'être appelé à comparaître, votre sort est déterminé. Et la Loi comme elle est souple! Ce n'est pas vous, ce que vous êtes qui compte, mais ce que vous pouvez être. Ainsi, on vous colle des étiquettes et vous êtes tenu de vous comporter selon elles. Si dans les premiers temps, elle condamne parce que vous avez coupé du bois qui poussait en arrière de chez-vous (fallait bien vous chauffer, non? — top! le bois est propriété de l'Etat! — seulement l'Etat n'en fournissait jamais. L'Etat a des droits, jamais de devoirs.), après elle en demande beaucoup moins pour trancher des têtes: vous arrivez en retard sur la chaîne de montage d'une usine quelconque, bon bien! tentative de nuire à la production! Vous faites baisser le rendement. Sabotage! Le récit de Soljenitsyne passe de l'esprit de la Loi à son application, de la généralisation à la personnification. Ainsi nous est-il donné de comprendre la structure d'ensemble de la machine et de voir évoluer ses engrenages. Puis il nous entraîne dans les wagons à bestiaux et des dizaines de gens viennent nous raconter leurs expériences, de même que d'autres nous avaient raconté leur ins-

truction, leur arrestation. Il est parfois amer, ironique surtout envers les orthodoxes comme Boukharine parce qu'ils sont faibles et que leur existence n'a de sens que par rapport à celle du Parti. Mais pour faire contre-pied, nous faisons la connaissance avec d'autres qui, eux, ont résisté sous la torture et qui en sont morts.

Puis on entre dans l'Archipel, dans les Iles. On le voit évoluer des camps ITL jusqu'aux bagnes spéciaux. Le redressement par le travail devient de l'extermination pure et simple. L'eau est continuellement renouvelée dans le moulin. L'Archipel se transforme en annexe de l'économie nationale. Il devait se révéler plus tard beaucoup plus coûteux que productif, mais au bout de la ligne l'essentiel est conservé: le Parti demeurerait le maître. L'Archipel développe ses propres institutions, sa propre culture, ses propres moeurs et, surprise! ... son propre langage! Les indigènes qui l'habitent ne possèdent pas de textes écrits, leur psychologie est communautaire, de même que l'uniformité de leur conduite de vie. Mais le grand mystère, c'est de voir jusqu'à quel point ce petit nombre (population régulière: 15 à 20 millions d'habitants) déteint sur l'univers soviétisé. L'Archipel engendre des ports de mer qui vivent de l'économie développée par lui. Petit à petit, par contagion, les expressions utilisées dans l'Archipel se répandent sur le continent, et le pays change de face!

Mais ce n'est pas fini. Après avoir analysé leurs modes de vie (accroupis, mains derrière le dos, mangent de la lavure), leurs coutumes (ne parlent qu'à voix basse, ne rient presque jamais), leurs moeurs (un couteau, c'est vite mis entre les côtes! la mouchardise, se planquer, crever à l'abattage du bois 14 heures durant), il nous faut encore pénétrer plus loin et assister à leurs révoltes. Des camps entiers se soulèvent mais sont aussitôt enterrés par la meule des tanks qui leur passent dessus. Et personne n'entendra parler. On a droit également à des récits d'évasions, aux déportations massives qui changèrent la carte du pays.

Alors, après tout cela, l'homme ose dire que "cela" n'est pas comme ailleurs, mais pire. L'homme, désormais, porte un jugement tranchant: ce n'est pas la révolution seulement qui est un échec mais bien plus, ce sont les idées qui l'ont portée: "Dès lors, j'ai compris le mensonge de toutes les révolutions de l'histoire: elles se bornent à supprimer les agents du mal qui leur sont contemporains (et de plus, dans leur hâte, sans discernement, les agents du bien), mais le mal lui-même leur revient en héritage, encore amplifié." ¹¹. Maintenant que tout le mal a été fait et qu'il est devenu un mode de vie, n'est-il pas temps de reconsidérer le passé, de le mettre à nu afin de laver la conscience de ceux qui ont été emprisonnés comme de ceux qui ont emprisonné: "A ne considérer les gens que comme des bâtons, nous avons accumulé bien du bois. De toute façon, le futur nous contraindra à reconsidérer le passé. Et impossible de nous en tirer par le seul mépris, il faudra bien que nous en venions à réfléchir un peu aux causes." ¹² Déterrer le passé, l'amener sur le devant de la scène tel était le but premier de ce livre. En second lieu, dénoncer une des causes de ce passé: l'idéologie, une idéologie basée sur la haine, sur la guerre permanente qui érige en dogme absolu la soumission de l'homme aux processus sociaux-économiques, une idéologie raciste puisqu'elle fait appel à l'origine sociale pour juger de la valeur des individus (c'est le chemin qu'elle a pris en Russie, qu'il aurait pu en être autrement est une autre question, mais le prix — 50 millions de gens exterminés — vaut-il la peine qu'on re-essaie l'expérience?), une idéologie subtile car elle vous rend coupable envers elle (ne symbolise-t-elle pas la libération des masses?), elle vous rend silencieux en subordonnant la fin aux moyens employés (et pour cette fin, vous acceptez de vous taire, vous acceptez de vous taire, vous acceptez de blanchir tous les crimes parce qu'ils ont le pouvoir d'être justifiables!). Telle est la force de cette idéologie, elle repose sur votre faiblesse de jugement, sur l'impossibilité pratique où vous êtes de mettre une distance entre elle et vous. Alors quel est l'homme de gauche qui ne s'est pas brûlé au grand feu de la révolution d'octobre? Dans ce feu, tous y plongeaient.

La force du mythe est toujours plus grande que la force qui émane de la réalité. Est-ce la revanche d'une certaine forme de sacré? Voilà pourquoi la gauche européenne n'a jamais pu faire une critique véritable de l'expérience soviétique, parce qu'elle tient plus à elle, à son idéologie, qu'à ce qui l'a fait naître! Et si la cause des travailleurs était indissolublement liée à cette idéologie? Soljenitsyne élève la voix: Attention! la crise spirituelle et sociale de l'Occident ressemble à s'y méprendre à la Russie d'avant la révolution. Nous avons nous aussi nos Netchaïev que nous innocentons à grand renfort de théories progressistes. L'Occident est victime de sa propre histoire. Nous porterons longtemps sur notre dos le sort fait au Tiers-Monde, nos aventures coloniales. Mais ne s'est-il pas abattu sur ces pays-là, une force encore plus grande, plus oppressive? Nous apportions des valeurs que nous avons cherché à imposer par la force. Cette force s'est retournée contre nous, décuplée. Elle menace maintenant ces valeurs mêmes, fruits d'une civilisation vieille de deux mille ans, qui a peut-être produit Auschwitz mais qui a aussi produit la Renaissance. Pour Soljenitsyne, l'Occident est acculé au pied du mur, alors il fait appel à la fermeté (curieux mais la Chine prodigue des conseils similaires à la suite de la conférence d'Helsinki!). A son pays, il adresse une lettre où il lui demande d'abolir la censure de presse afin que la vérité voit le jour, afin que le mensonge perde son pouvoir d'obnubilation; d'arrêter la course aux armements (15% du P.N.B., soit 3 fois plus que les USA). Il fait appel à des valeurs morales: le sens de la justice, de l'amour d'autrui, du respect que l'on doit à chacun pour contrecarrer le mépris généralisé de ce qui n'est pas soviétique au repentir sans laquelle ces millions de vies humaines pèseront toujours comme une tâche qu'aucun maquillage ne peut voiler, à la modération, à la recherche d'un ordre spirituel plus élevé. Sinon, la plaie que l'on referme restera infectée! Sans doute cela n'arrêtera-t-il pas la main du tyran. Mais les grands scélérats de l'Histoire connurent presque tous les angoisses du remord parce qu'ils n'avaient rien pour se justifier. Ceux qui naissent maintenant ont l'idéologie, une arme qui permet de sacrifier par millions des gens paisi-

bles. Oui, l'Histoire jugera! Mais dans cinquante ans, quand le tyran et ses acolytes auront disparu, quand ils ne seront plus là pour témoigner: Je suis coupable! Alors le doute subsistera toujours: "Au fond cela a-t-il vraiment existé?"

Soljenitsyne répète ses avertissements dans d'autres textes comme les "Discours américains" où se mêle parfois une certaine part d'ambiguïté, mais le principal est à retenir: "...vous êtes fatigués. Vous êtes fatigués, et pourtant vous n'avez pas encore affronté les terribles épreuves du XX^e siècle qui se sont abattues sur le vieux continent. Vous êtes fatigués, mais non pas comme nous le sommes là-bas, nous qui depuis 60 ans vivons terrassés[...] je suis sûr que ces forces saines, généreuses, inépuisables vous aideront à relever le style de gouvernement de vos dirigeants"¹³. Mais pour cela, il ne faut pas démissionner. Par principe, il faut croire en la démocratie. Elle doit devenir une force de persuasion, d'expression face aux totalitarismes qui s'emparent du monde. Dans son discours du prix Nobel, il lance un autre appel, cette fois à la force créatrice de l'art pour dire la vérité: "Les écrivains et les artistes peuvent faire davantage. Ils peuvent vaincre le mensonge. Dans le combat contre le mensonge, l'art a toujours gagné et il gagnera toujours, ouvertement, irréfutablement, dans le monde entier. Le mensonge peut résister à beaucoup de choses. Pas à l'art."¹⁴ Ainsi a-t-il mis la littérature, la sienne, au service de ce projet. Il faut lire "Le chêne et le veau", cette autobiographie littéraire qui nous fait revivre la création des grands romans et de l'Archipel, l'état dans lequel ils ont été créés. Pendant vingt ans Soljenitsyne a été un écrivain du souterrain, obligé de se cacher constamment, de rivaliser d'hypocrisie avec le Pouvoir. Vingt ans où il lui fut rarement donné de contempler une oeuvre entière sur sa table de travail, obligé qu'il était de disperser ses manuscrits. Pour déjouer les perquisitions, il multipliait ses cachettes, il formait un réseau clandestin pour faire parvenir ses écrits en Occident. Et il écrivait sans cesse, sans relâche, des pétitions, des lettres, des protestations. Sur ce terrain, tout un com-

bat s'était engagé entre lui et l'Union des écrivains d'où il fut exclu arbitrairement. On alla jusqu'à lui reprocher, ô suprême imbécilité... le port de sa barbe! Hum!

Dans tout cela que représente donc sa grande fresque historique "Août 14", ainsi que les chapitres consacrés à Lénine? Disons d'abord que c'est le récit de la défaite militaire en août 1914 de la Russie impériale face à l'Allemagne en Prusse orientale. Défaite décisive où se révèle l'état de pourriture dans lequel est plongée la Russie. Cette défaite est la faute d'hommes corrompus (l'aristocratie est montrée dans toute sa débilité), la faute de généraux plus attachés à leurs grades qu'à leurs devoirs, qui se lavent les mains de leurs erreurs stratégiques, la faute de révolutionnaires pour qui la mort de la Russie précède sa résurrection! On voit Lénine se réjouir du spectacle de combattants revenant mutilés du front. Ça fera autant de haine qu'on voudra! et dont on pourra se servir... Un Lénine hargneux, avec sa tête en cul de chaudron qui revise ses écrits à la lumière des récents développements. Avec des documents secrets qu'il sort des tiroirs(15), Soljenitsyne nous révèle les liens qui unissent les bolcheviks et le ministère des Affaires étrangères de l'Allemagne. Et c'est tout juste si Lénine ne rate pas le train: parce qu'il devenait de plus en plus convaincu que c'est de la Suisse que partirait la révolution qui enflammerait tout le continent, il a sous-estimé les développements de la politique étrangère internationale. Un révolutionnaire du nom de Parvus contracte des ententes avec l'Allemagne. Celle-ci fournira en 1917 l'argent nécessaire aux bolcheviks pour qu'ils renversent le tzar et signent le Traité qui mettra fin à la guerre (on sait que le flanc russe pesait sur les épaules de l'Allemagne). Et ce n'est que lorsqu'il apprend le soulèvement de Pétersbourg que Lénine prend le train (avec la complicité de l'Allemagne) et rentre au pays aurolé d'une gloire qui ne devrait pas lui échoir. Et que dire du talent avec lequel Soljenitsyne nous le décrit: ses sautes d'humeur, son dédain pour ses compagnons qu'il juge toujours trop à droite ou trop à gauche! Mais "Août 14", c'est aussi le récit de ces personnages secon-

daires, que l'Histoire ne retient pas, ceux qui veulent construire mais que la bêtise du pouvoir impérial et l'intransigeance révolutionnaire rejettent, bafouent. Exemple, ce vieil anarchiste revenu d'Europe, ingénieur de son métier, qui propose d'aller lentement: "Les hommes entreprenants et intelligents ne gouvernent pas, ils créent et ils transforment"¹⁶. Ses paroles et celles de Soljenitsyne, lorsqu'il écrit sa lettre aux dirigeants de l'Union soviétique, sont les mêmes: l'espoir de l'avenir, c'est le Nord-Est de la Russie! Mais pour cela, il faut convaincre, et c'est la chose la plus difficile. Il y a aussi le colonel Vovontyntsev par les yeux de qui nous verrons l'écroulement militaire des armées de Samsonov. En somme, quoiqu'inachevée, cette trilogie sur la révolution (les deux autres parties doivent suivre bientôt) révèle déjà ses grandes lignes majeures: la révolution est l'effet combiné du désordre intérieur et du complot machiné contre la Russie, de la déchéance spirituelle de l'aristocratie qui n'a pas su comprendre les aspirations et les potentialités du peuple russe et qui a cédé sa place aux aventuriers et aux intrigants de toutes sortes. Par sa méthode habituelle d'exposition, Soljenitsyne réinscrit l'homme dans l'Histoire, c'est lui qui la fait et la défait, et ce ne sont que les forces conjuguées de plusieurs qui produisent le devenir historique qui semble à celui qui est seul si transcendant, si fataliste! Alors la révolution s'éclaire d'un nouveau jour: nous pouvions l'éviter mais nous n'avons pu le faire, parce que nous étions trop faibles et que nous n'avons pas su créer l'unité à temps. Soljenitsyne fait le lien entre les deux régimes: la révolution n'est que la continuité de ce qui se tramait avant. La décomposition de la Russie se poursuivra donc jusqu'à donner ce monde parallèle qu'est l'Archipel du Goulag. Conclusion logique: entre Lénine et Staline il n'y a pas rupture mais continuité et gradation. Il termine "Août 14" par ces paroles terribles, amères: "L'iniquité n'a pas commencé avec nous, ce n'est pas nous qui y mettrons fin"¹⁷.

La nuit du monde est tombée sur nous et, dans notre ivresse, nous avons confondu l'aurore et le crépuscule.

Mais seuls ceux qui discerneront les douze coups de minuit, avertis qu'ils seront que le jour n'est pas loin, pourront être en mesure de voir le soleil se lever!

Jacques Rioux
Ste-Rose
7-27 août 1976

Notes bibliographiques:

- 1, L'Archipel du Goulag, tome III, p.414
- 2, Ibid, p. 83
- 3, Le premier cercle, p. 378
- 4, Une journée d'Yvan Denissovitch, p.54
- 5, Le pavillon des cancéreux, p.153
- 6, Flamme au vent, p.57
- 7, Ibid, p.91
- 8, Ibid, p.93
- 9, La maison de matriona, p.78-79
- 10, Zacharie l'escarcelle, p.84
- 11, L'Archipel du Goulag, tome II, p.459
- 12, L'Archipel du Goulag, tome III, p.15
- 13, Les discours américains, p.73
- 14, Discours de Stockholm, p.123-4
- 15, Lénine à Zurich, p. 194. Les documents de Werner Hahlweg, dans "Lénine Rückkehr nach Russland 1917", Leyde, 1957. Une partie de ces documents sont reproduits et traduits dans "Lénine à Zurich", voir p.175-6-7 et 194.
- 16, août 14, tome II, p.395
- 17, Ibid, p. 462. Je tiens ici à apporter une précision. Tout au long de mon travail, j'ai senti une exaltation qui ne m'était que rarement advenue auparavant lorsque j'écrivais. J'ai senti que j'étais dans mon droit et

que je disais la vérité, simplement. Il se peut qu'il y ait des erreurs, je demande donc l'absolution temporaire! Mais, mais!!! Que faites-vous des questions essentielles, de la révolution sociale et des nécessités historiques, entre autres? réplique mon lecteur, vous savez cet orthodoxe inébranlable! Et bien, laissons parler A. S. : "Les questions essentielles, on ne peut leur donner que des réponses détournées. La question essentielle, personne n'y répondra jamais. (Le mot de l'énigme est bref, mais il contient sept verstes de vérités)".(Août 14, tome II, p.159).

* Les numéros des pages correspondent à l'édition mentionnée dans la bibliographie.

BIBLIOGRAPHIE

Les écrits d'Alexandre Soljenitsyne :

La fille d'amour et l'innocent, ed. Robert Laffont, collection "Pavillon", Paris, 1971, 287p.

Le pavillon des cancéreux, ed. Julliard, Gallimard, coll. "livre de poche", no.2765, Paris, 1974, 701p.

Le premier cercle, ed. Robert Laffont, Gallimard, coll. "livre de poche", no.3292, Paris, 1974, 823p.

La maison de Matriona, suivi de L'inconnu de Krétchétoïka et de Pour le bien de la cause, ed. Julliard, Gallimard, coll. "Livre de poche", no.3411, Paris, 1974, 282p.

Zacharie l'escarcelle, et autres textes, ed. Julliard, coll. "1018", no.738, Paris, 1973, 125p.

Une journée d'Yvan Denissovitch, Union générale d'éditions coll. "10-18", no.488, Paris, 1971, 192p.

L'Archipel du Goulag, 3 tomes, ed. du Seuil, Paris, 1974-76, 1382p.

Le chêne et le veau, ed. du Seuil, Paris, 1975, 533p.

Août 14, 2 tomes, ed. du Seuil, coll. Folio, no. 598-599, Paris 1974, 930p.

Lénine à Zurich, ed. du Seuil, Paris, 1975, 195p.

Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique, ed. du Seuil, Paris, 1974, 136p.

Les droits de l'écrivain, suivi de Discours de Stockholm, ed. du Seuil, coll. Points, no. 38, Paris, 1972, 124p.

Discours américains, ed. du Seuil, coll. Actuels, no. 12, Paris, 1975, 87p.

Flamme au vent, publié dans Soljenitsyne, cahier de L'Herne, ed. de L'Herne, Paris, 1971, p.55-99,; également disponible en anglais sous le titre Candle in the wind, Bantam Books, 1974, 151p.

OUVRAGES PUBLIÉS AVEC D'AUTRES AUTEURS:

Des voix sous les décombres, (3 textes de Soljenitsyne), ed. du Seuil, Paris, 1975, 291p.

"Quand reviennent le souffle et la conscience"

"Du repentir à la modération"

"La "tribu instruite"

Littérature russe clandestine, (2 textes), Albin Michel, Paris, 1971, 342p.

"La main droite"

"Procession pascale"

OUVRAGES PUBLIÉS SUR SOLJENITSYNE:

Lukacs, G., Soljenitsyne, Nrf, coll. Idées, no 225, Paris, 1970, 181p.

Soljenitsyne, Colloque de Cerésy, coll. 10-18, no. 858, Paris, 1974, 308p.

Soljenitsyne, ed. de l'Herne, Cahier de l'Herne, (plusieurs articles sur Soljenitsyne, textes inédits, bibliographie très intéressante qui donne même les articles parus sur Soljenitsyne en langue française et d'autres langues depuis quelques années), Paris, 1971, 519p.

Nous ne citons que ces trois(3) là. D'autres ont vu le jour ceux de Pierre Daix, George Nivat. Je ne les ai malheureusement pas lus.¹

¹ Nous disposons également d'un dossier complet, personnel sur Soljenitsyne qui est à la disposition du lecteur.

Lefort, C., Un homme en trop, réflexions sur "l'Archipel du Goulag", ed. du Seuil, coll. Combats, Paris, 1976, 254p.

Glucksmann, A., La cuisinière et le mangeur d'hommes, ed. du Seuil, coll. Combats, Paris, 1975, 219p.

Abonnement annuel	\$ 3.50
Abonnement de soutien	\$ 8.00
Institutions	\$15.00
Prix de ce numéro	\$ 1.50

Le thème du prochain numéro: Idéisme Allemand

phi zéro
revue d'études philosophiques

